



THE FOOL ON THE HILL

NUMERO 15 - MAI 2018



1€



C NEWS

PARIS



EDITORIAL

Chères lectrices, chers lecteurs,

Sûrement vous posez-vous la question : où est passé le numéro 14 ? Tyran en ce journal, je l'ai supprimé ; en réalité pour cacher la médiocrité de mes comptes. Les dictatures foisonnent sur notre sphère (la même que celle de la cour du méridien), présent aussi bien sur plages des Maldives que sur le parvis de Saint-Basile. Mais ce sont des régimes médiocres : ils marquent souvent l'inaccomplissement par des politiciens puissants mais irraisonnables d'un idéal pourtant de belle apparence : le communisme en République

populaire et démocratique de Corée, Chine ou à Cuba ou le règne de valeurs morales religieuses dans l'Espagne de Franco (qui n'a obtenu que du sang et des larmes républicaines). Ces régimes sont malheureux non seulement pour les populations vivant sous ceux-ci à cause de l'accaparement du pouvoir par quelques-uns au détriment des libertés individuelles mais également pour le reste de la planète : les dictatures inquiètent les puissances démocratiques à cause des risques géopolitiques qu'elles engendrent (nucléaire iranien ou coréen, ingérence

russe, réfugiés éthiopiens, érythréens, syrien...). Quelles influences ont-elles sur nos démocraties ?

C'est ce à quoi ce long numéro politique, le plus important de toute l'histoire du *Fool* cherchera à répondre. Nous voyagerons par les trains en grève, en changeant d'échelle, de chefs en chefs, de documentaires en cinémas d'art et d'essais sans laisser mourir la science de la poésie des chansons prédictives pour savoir ce qu'il faut faire : honorer nos héros et combattre pour la liberté. ■

Constantin Vaillant-Tenzer

SOMMAIRE



CATALOGNE :
Place au
jaune.....P.4



D O S S I E R
D I C T A T U R E S ¶

Les publis-communicés
de propagandeP.7

Cuba sans les Castro, la
fin d'une dictature ?..P.10

El Valle de Los Caídos
.....P.12



SONDAGE : Pleurer
est-il une honte ?
.....P.15

Les secrets de la statue du
méridien.....P.16

Quoi de neuf à H4 ? ..P.18

DEBAT : Approuvez-
vous l'action d'Anne
Hidalgo ?P.20

Le dilemme de la SNCF
.....P.28

Le chefP.30

Critique de
l'Européocentrisme..P.34

Comment savoir ce qu'il
faut faire ?P.36

LE CARNET DU FOOL :
Stephen HawkingP.24

VOIR :

La dernière séance ?

Le chaos et le silence P.38

NOUVELLE : *La meute*
P.40



Votre horoscopeP.46

Mots fléchésP.49

Offres d'emploiP.50

Catalogne :

Après l'emprisonnement des dirigeants indépendantistes, Barcelone s'est couverte de curieux petits nœuds jaunes. Explications.

Si vous vous promenez dans les rues de Barcelone, vous apercevrez sans doute de nombreux rubans jaunes ornant les façades des immeubles ou les boutons des Catalans. Vous lirez aussi des banderoles et des badges : « Llibertat presos politics », c'est-à-dire « liberté pour les prisonniers politiques ». Ces signes sont en fait la marque de l'indignation que suscite l'incarcération des dirigeants indépendantistes.

Le 1^{er} octobre 2017, la communauté autonome de Catalogne a organisé un référendum d'autodétermination malgré l'interdiction du Tribunal constitutionnel espagnol, la pression policière et les débordements des forces de l'ordre dans les bureaux de vote. La *Generalitat*, le gouvernement catalan, a communiqué les résultats : le « oui » l'a emporté à plus de 90 % des suffrages exprimés avec un taux de participation de 42 %, c'est-à-dire que deux millions d'électeurs ont choisi que la région devienne « un État indépendant sous la forme d'une république ». Pour autant, selon Madrid, « il n'y a pas eu de référendum ».

Après la consultation, ce sont Jordi Sánchez et Jordi Cuixart, deux figures de l'indépendantisme catalan, qui ont mobilisé le peuple pour s'opposer à ce qu'ils considéraient comme étant un « diktat espagnol ». Ils sont les leaders de

deux associations indépendantistes : Omnium et l'Assemblée nationale de Catalogne (ANC), qui sont devenues le fer de lance du défi sécessionniste contre le pouvoir central. Ils ont conjointement organisé les manifestations importantes réclamant un « État nouveau », comme la Diada, cette fête nationale catalane organisée chaque 11 septembre.

Lundi 16 octobre 2017, la justice espagnole a décidé de

Le jaune a fleuri en Catalogne

faire emprisonner ceux qu'elle considère comme les instigateurs de « manifestations contre l'application de la loi » afin d'obtenir « la proclamation de la République catalane ». Accusés de sédition, c'est-à-dire de révolte concertée contre l'autorité établie, « les deux Jordi » risquent dix ans de détention. Aussitôt, de nombreux Catalans ont manifesté dans le centre de Barcelone pour dénoncer leur incarcération : le camp rebelle peut désormais se targuer d'avoir deux prisonniers politiques.

Même du côté de partisans de l'unité espagnole, cet emprisonnement est vu comme une application trop ferme de la loi par le président du gouvernement espagnol, le conservateur Mariano Rajoy. Pablo Iglesias, secrétaire général du mouvement de la gauche

radicale Podemos s'est dit indigné de voir « libres des corrompus au pouvoir [les dirigeants du Parti populaire de Rajoy] et en prison des indépendantistes ».

À l'approche des élections régionales du 21 décembre 2017, où les Catalans étaient appelés à se prononcer pour élire des nouveaux dirigeants, la projection de la couleur jaune, associée aux indépendantistes, sur les bâtiments publics et les fontaines avait été interdite, car cela aurait pu influencer le vote de la population et, ainsi, s'opposer à la neutralité des institutions. De même, il a été décidé que les médias catalans ne pouvaient plus utiliser les termes « gouvernement en prison » ou « président en exil », parce que Carles Puigdemont et son administration n'étaient plus en fonction. En réponse à ces restrictions des libertés, le jaune a fleuri en Catalogne : des ponts, des statues et des balcons ont été recouverts de textile jaune. Sur les réseaux sociaux aussi, on a vu des photos mettant à l'honneur cette couleur.

Aujourd'hui, Barcelone est toujours pavoisée de jaune, façon pour une partie de la population de montrer son désaccord avec la répression. Les indépendantistes ont réussi depuis lors de nouvelles manifestations de force. Après l'arrestation de Puigdemont en Allemagne le 25 mars, les comités de défense de la République (CDR), organisations de quartiers ayant

Place au jaune !

pour objectif de maintenir la pression sur les partis, ont encerclé la préfecture de Barcelone. Cette action s'est soldée par neuf gardes à vue et une centaine de blessés, ainsi que l'annonce d'un « printemps catalan ». Rappelons aussi la manifestation du dimanche 15 avril : 300 000 Catalans ont défilé pour affirmer leur soutien aux neuf dirigeants indépendantistes en détention

provisoire et aux sept leaders exilés visés par des mandats d'arrêts internationaux, renvoyant ainsi l'image d'une Catalogne unie. « Si nous pensons que nos compagnons sortiront de prison parce que nous restons sages, nous nous trompons : ils sortiront plus tôt si nous remplissons les prisons, paralysons le pays et faisons s'effondrer l'État », assure Alfredo, consultant de 48 ans cité par *Le Monde*, proche de la formation séparatiste d'extrême gauche CUP (*Candidatura d'Unitat Popular*).

Amnesty International, ONG qui lutte pour le respect des droits de l'homme dans le monde, a dénoncé dans un communiqué du 6 février 2018 la détention des chefs indépendantistes. Gauri van Gulik, son directeur pour l'Europe, affirme que « la prolongation de la détention

provisoire de Jordi Sànchez constitue une restriction excessive et disproportionnée de son droit à la liberté d'expression et de réunion pacifique. En outre, les accusations de sédition et de rébellion contre Sànchez et

Amnesty International :
« les accusations contre Sànchez et Cuixart doivent être retirées »

Cuixart, d'après les informations disponibles à Amnesty International, sont injustifiées et doivent donc être retirées. » Comme simples citoyens et présidents d'organisations de la société civile au moment du référendum, en effet, les « deux Jordi » avaient le droit d'exprimer des opinions contraires aux décisions du Tribunal constitutionnel, mais aussi d'organiser des réunions pacifiques à l'appui au référendum et à l'indépendance de la Catalogne. L'ONG a aussi réaffirmé que le droit à la liberté d'expression et de réunion garantissait aux individus et aux organisations de la société civile le droit d'exprimer leur opinion sur le référendum et l'indépendance en général à tout moment, individuellement ou collectivement, y compris dans le contexte de réunions publiques. ■

Lucile Truffly

Вместе
мы
преодолеем



D O S S I E R

D I C T A T U R E S

Le lecteur du *Monde* n'est pas le même que le lecteur de *Closer*, qui n'est souvent pas le lecteur du *Fool*, différent du téléspectateur quotidien ; et bien sûr, le public de M6 n'est pas le même que celui d'*Arte*, encore autre de l'utilisateur quotidien d'internet. Cela, les agences de communication l'ont bien compris : elles adaptent leurs publicités non seulement au support (les images animées de la *Gazette du Sorcier* dans *Harry Potter* ne peuvent exister dans un journal moldu) mais

mensonge marketing par omission. Lorsque votre « temps de cerveau disponible », pour reprendre la célèbre expression de l'ancien président-directeur général de TF1 Patrice Le Lay, est capté par une publicité, vous acceptiez le jeu de céder ou pas à la tentation consommatrice en connaissance de cause. Mais qu'en serait-il si vous ne saviez pas que c'était de la publicité, si vous pensiez qu'il s'agissait d'une véritable information déposée à vos pieds avec pour unique intention, croyez-vous, de vous dévoiler la vérité ? Sûrement

des journaux et magazines faisant partie de la presse généraliste (en opposition à la presse *people*), et donc adressés à un public cultivé, souvent de cadres, de professions intermédiaires, d'étudiants voire de décideurs politiques et économiques. Ils prennent des formes variées : il peut s'agir d'un argumentaire d'une page incitant à prendre une assurance emprunteur immobilier du Crédit agricole ; d'un dossier « publi-expert » sur l'huile de palme durable dans un magazine scientifique et financé par un

Les publi-communiqués de propagande étrangère

également au public afin qu'elles aient le plus d'impact possible. Sur internet, des sociétés comme Google ou Facebook, pour ne citer que les plus célèbres d'entre elles, collectent les données des sites que vous fréquentez, des *posts* et pages que vous aimez, sous la forme de *cookies*. Ils associent à chaque adresse IP un très grand nombre d'informations personnelles (sexe, âge, centres d'intérêts, statut social, voyages, achats, opinion politique...) permettant de faire voir à chacun des publicités plus « pertinentes » et ciblées, c'est-à-dire les plus à même à pousser chaque individu à la consommation.

Toutefois, quel que fût le biais par lequel la publicité était propagée, vous saviez que c'était de la publicité, avec sa part de

cette annonce déguisée aurait eu alors un effet bien plus important sur vous. C'est en envoyant des vidéos de manière individualisée, grâce aux données personnelles collectées par Facebook, que l'agence Cambridge Analytica aurait permis au *Brexit* et à Donald Trump de l'emporter. À l'ampleur du scandale que cela a provoqué, nous voyons bien que le rôle de méthodes modernes de publicité en politique peut poser un sérieux problème pour nos démocraties.

Loin des ouvriers blancs et des noirs des *swing states*, un autre type de publicité tout aussi pernicieux s'est développé depuis une demi-douzaine d'années : le publi-communiqué ou publi-rédactionnel. Principalement présents dans

lobby d'industriels du secteur (*cf. Sciences et Avenir, numéro 813*) ; ou, comme on les voit assez souvent dans nos hebdomadaires, des dossiers « spécial immobilier », qui comportent plus de publicités pour des emprunts immobiliers ou des agences que d'articles de fond ; ou encore d'un communiqué politique ou économique officiel, voire de propagande étrangère.

Mais qu'en est-il concrètement ? Prenons les exemples de grands quotidiens français, à savoir *Le Monde* et *Le Figaro*. Nous pouvons y trouver nombre d'articles émanant de puissances étrangères. ●●●

●●● En voici un, publié dans *Le Monde* : « La Chine mise sur une croissance d'environ 6,5% en 2018 ». Cet article, est élogieux, laudatif : c'est une publicité, qui renforce l'influence de la Chine, partenaire commercial de choix pour la France, sur la scène internationale, et notamment son *soft power*. Il présente la Chine comme devenue une puissance économique majeure, innovatrice, grâce à Xi Jinping, arrivé au pouvoir en 2012. Or la Chine est une dictature, qui pratique la censure et la propagande et réprime les opposants à l'unique parti politique : le parti communiste. Il est d'autant plus signifiant qu'il est paru le 9 mars 2018, la veille de l'entérinement de la modification de la Constitution, qui permettra à Xi Jinping de se représenter autant de fois qu'il le souhaite au poste de Président.

ECHOS DE CHINE

La Chine mise sur une croissance d'environ 6,5 % en 2018

PUBLICITÉ




« La Chine redoublera d'efforts pour le bien-être de tous les Chinois »

Le Monde

La Chine vise une croissance de 6,5% en 2018, selon les prévisions de la Banque mondiale. Le pays continue de se transformer en une puissance économique majeure, grâce à Xi Jinping, arrivé au pouvoir en 2012. Or la Chine est une dictature, qui pratique la censure et la propagande et réprime les opposants à l'unique parti politique : le parti communiste. Il est d'autant plus signifiant qu'il est paru le 9 mars 2018, la veille de l'entérinement de la modification de la Constitution, qui permettra à Xi Jinping de se représenter autant de fois qu'il le souhaite au poste de Président.

relations commerciales entre les deux pays leur sont profitables. Cela peut avoir une grande influence sur les patrons lecteurs du *Figaro* en les encourageant à investir chez l'Ours. Or, la Russie garde encore aujourd'hui les traces de la dictature soviétique : propagande, censure, répression : récemment, nous avons pu assister à l'arrestation massive d'opposants à Vladimir Poutine, réélu président, dont Alexeï Navalny.

Pourquoi publier des articles dont la rédaction des journaux n'est pas l'auteur ? Pourquoi des articles de propagande trouvent-ils place dans ce journal ? Quelle place pour la propagande de nos jours ? Tant de questions, que nous nous sommes posées, et auxquelles Jérôme Fenoglio, journaliste français et directeur du *Monde*, a accepté de répondre.

Constantin Vaillant-Tenzer : « Comment définiriez-vous la ligne éditoriale du Monde ? »

Jérôme Fenoglio : « *Le Monde*, c'est avant tout une valeur qui domine toutes les autres : c'est l'indépendance de notre rédaction. Aujourd'hui nous avons un capital, qui est composé d'investisseurs privés, mais nous avons gardé des protections qui font qu'aujourd'hui on peut dire que la rédaction est libre et indépendante des pouvoirs économiques, politiques, vis-à-vis de toute forme de pression. Nous sommes un journal non partisan, un journal qui cherche à approfondir et à expliquer ; pour autant, même non partisans, nous avons un certain nombre de valeurs : nous nous situons dans une optique internationaliste, comme l'indique le nom du journal, s'opposant à toute forme de nationalismes. Nous sommes des farouches partisans de la construction européenne, autour de la tolérance, l'accueil des réfugiés, la démocratie, le respect des minorités et la solidarité. »

En voilà un autre, publié dans *Le Figaro* par *Российская газета* (quotidien appartenant au Gouvernement russe) : « Les relations franco-russes en plein essor ». Celui-ci montre à quel point, alors que la Russie subit des sanctions économiques dues à la Guerre en Ukraine, les



CVT : « Donc, fort de cette indépendance, jamais vous ne reporterez ou annulerez par exemple la publication d'un article critiquant l'autoritarisme de Xi Jinping à cause d'une publicité vantant les

mérites de la politique économique du Président ? »

JF : « Aujourd'hui, nous avons un capital, qui est composé d'investisseurs privés, mais nous avons gardé des protections qui font que la rédaction est libre et indépendante vis-à-vis des pouvoirs économiques, politiques, vis-à-vis de toutes les formes de pression. La publicité fait partie d'un modèle économique équilibré, un modèle dans lequel nous ne dépendons d'aucune de nos sources de financement. Dans ce modèle, il y a le soutien des lecteurs, des subventions et la publicité. Nous faisons en sorte de ne pas être dépendants. Par exemple, nous ne sommes pas dépendants d'un annonceur ou d'un autre. Nous sommes, par exemple, en Chine, le seul journal français censuré, à la suite d'une publication sur les enfants de militaires du parti chinois, qui s'étaient enrichis de manière hallucinante. Pour les *SwissLeaks*, une des banques au centre du système d'évasion était HSBC, nous avons publié des articles sur HSBC, qui était un annonceur du Monde. »

Sarah Wihane-Marc : « Comment ces publicités vous sont-elles proposées ? »

JF : « Les publicités ont été proposées à la régie publicitaire, par un intermédiaire, une agence chinoise qui reprend des contenus publicitaires chinois. La rédaction de ces textes provient d'agences chinoises. »

SWM : « Les acceptez-vous toutes ? Si vous les sélectionnez, quels sont vos critères ? »

Ainsi, si au sein du *Monde*, il y a une volonté de maintenir une indépendance de la presse, c'est hélas loin d'être le cas dans tous les médias, même dans nos pays démocratiques. Par ailleurs, si on ne veut pas s'écarter par de telles publicités de la ligne éditoriale du journal (et celle du *Monde*, il nous l'a été expliqué est très pro-démocratique), faire la publicité d'un État autoritaire,

en particulier dans un moment où il a besoin d'avoir son action légitimée sur la scène internationale, révèle une contrainte majeure du journalisme : l'argent. Celui-ci, qui paye les publicités, demeure l'instrument majeur d'influence des dictatures sur nos démocraties. Notre rôle, en signalant de telles publicités et plus généralement en

JF : « J'exerce un droit de regard très strict sur la publicité, et définis ce qui peut être accepté. Nous refusons plein de publicités : par exemple, des publicités qui font passer des messages xénophobes, discriminatoires, qui ne sont pas en accord avec les valeurs du journal, à savoir la tolérance, la solidarité, le respect des minorités, et l'internationalisme (cf. Le nom du journal). Par exemple, si un regroupement d'entreprises d'énergies fossiles propose un article qui affirme que le réchauffement climatique est une *fake news*, je ne l'accepterai pas. Les espaces publicitaires ne sont pas faits pour développer du mensonge ou des théories contraires à nos valeurs.

Dans le cas des publicités de pays, j'ai fixé une limite : il ne peut pas y avoir de contenus faisant la promotion d'un régime politique, par exemple chinois, ou européen. Nous ne prenons pas de publicité politique, même en période électorale.

Je tiens compte aussi de la réaction des lecteurs : par exemple, nous avons consacré des pages au tourisme en Turquie il y a quelques années, durant la reprise en main de plus en plus autoritaire d'Erdogan, il y a eu une grande vague de réactions chez les lecteurs et nous avons arrêté. »

NDLR : *Le directeur du Monde a enfin noté que le journal est responsable de ce qu'il publie et que, par conséquent, si ce qu'il publie est répréhensible, contraire au droit français, il en est « co-responsable avec l'annonceur ». Il a par ailleurs insisté lors de notre échange mail préparant cette interview sur le fait que ces publicités de propagande étaient avant tout de la publicité et clairement identifiées comme telles. Ces pages posent donc des problèmes similaires aux publicités classiques.*

permettant à chacun d'écrire dans notre tribune est, d'après monsieur Fénoglio, de « lutter contre le faux journalisme qui se combat avec un esprit critique ». Pour cela, il faut se demander pour chaque écrit quelle a été l'intention de l'auteur et ce que cela signifie si l'on approuve ceux-ci. ■



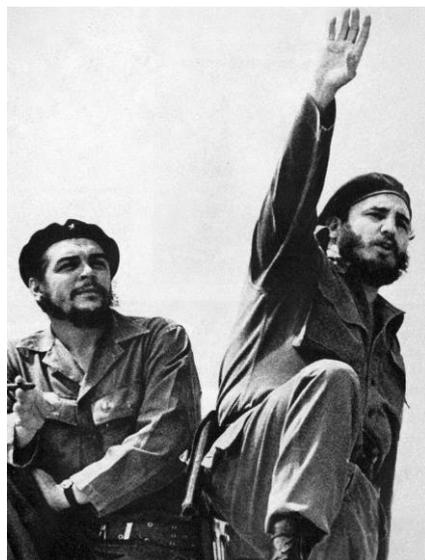
Cuba sans les Castro :

Dès le 19 avril prochain, Cuba ne sera plus gouvernée par un Castro. En effet, c'est à cette date que sera désigné le futur chef d'état de la petite île des Caraïbes. Elle connaîtra pour la première fois en six décennies un président qui n'est pas de la lignée de Fidel. Miguel Díaz-Canel, l'actuel vice-président, qui a par ailleurs, représenté Cuba à la conférence sur le climat à Paris en 2015, est le successeur présumé. La succession est planifiée par Raul Castro avec soin depuis quelques mois afin de garantir la stabilité du pays. Revenons donc sur l'histoire du régime castriste et de la plus large île de Caraïbes qui a notamment joué un rôle important pendant la Guerre-Froide afin de comprendre pourquoi et comment la famille Castro a profondément marqué l'histoire de ce pays et en quoi la nomination d'un nouveau chef d'état représente un événement politique majeur.

Fidel Castro et la révolution cubaine :

Entre 1940 et 1944 le vent de la démocratie souffle sur Cuba : Fulgencio Batista est un président qui gouverne soucieux de respecter la démocratie. Néanmoins, par la suite en 1952, soit quelques temps après son retour des États-Unis, il se représente aux élections présidentielles qu'il ne remporte pas et le 10 mars 1952 avec une partie de l'armée (à qui il avait

promis une hausse de salaire), il prend le pouvoir de force. Il quintuple le salaire du président, suspend la constitution, rétablit la peine de mort et supprime le droit de grève. Le reste du monde, dont les États-Unis qui par l'amendement Platt avaient le droit d'intervenir dans le pays en cas d'effondrement constitutionnel, reste silencieux. Le régime est critiqué à l'intérieur du pays et en 1952, Fidel Castro, un jeune avocat et candidat à la Chambre des représentants, fait circuler une pétition pour destituer Batista : celui-ci est arrivé au pouvoir de façon illégitime. Fidel organise alors avec son frère, Raul un soulèvement armé.



Fidel Castro et le Che pendant la Révolution

Fidel Castro est né en 1926 près de Santiago de Cuba dans une famille aisée. Il étudie à l'université de la Havane entre 1945 et 1950 où il commence à s'engager et à s'intéresser à la politique. Révolutionnaire et marxiste-léniniste, il se dit de José Martí, écrivain et figure de l'indépendance cubaine plutôt que de Marx. Le 26 juillet 1953 avec son frère Raul, il mène des

rebelles jusqu'à la caserne de Moncada à Santiago. L'insurrection échoue et Fidel et ses compagnons sont emprisonnés. Par la suite les deux frères Castro s'exilent au Mexique où ils rencontrent et se lient d'amitié de l'argentin, Ernesto Che Guevara qui les aidera dans leur lutte.

La guérilla débute en décembre 1956. Les insurgés, dont les Castro et le Che, débarquent sur les côtes orientales de l'île. Vingt-cinq mois plus tard la révolution cubaine est terminée et les rebelles castristes s'emparent de la Havane. Batista est renversé et un gouvernement révolutionnaire se met en place. Le parti de la révolution socialiste, parti unique, est au pouvoir et les opposants sont pourchassés et exécutés, notamment par le Che qui est nommé Commandant de la forteresse de la Cabana. Celui-ci s'attaque particulièrement aux homosexuels.

Le nouveau gouvernement supprime la plupart des organisations politiques et les organes de presse. Les États-Unis rompent toute relation avec Cuba, notamment en raison de nationalisation et redistribution des terres qui inquiètent les entreprises américaines qui y sont installées et du rapprochement de Cuba à l'URSS, dans le contexte de la guerre. Cuba dépendait des importations et des exportations américaines et se trouve écrasée par cette coupure des liens. Après le désastre du débarquement de la baie des cochons, l'URSS installe des missiles sur l'île. Fidel a désormais déclaré que sa révolution est dans la lignée du communisme. Les États-Unis imposent un embargo à Cuba à partir de 1962. Fidel Castro

la fin d'une dictature ?

gouverne le pays par décrets, jusqu'à la proclamation de la Constitution de 1976, inspirée de celle de l'URSS.

Cuba, une dictature qui fait débat encore aujourd'hui :

« Je ne rentrerai pour ma part à Cuba que lorsque la démocratie sera en place » explique Zoé Valdès la romancière cubaine, exilée en France lors d'une interview en 2016.

« Cuba n'est pas une dictature, pour moi, clairement, non » déclare Mélenchon sur France Inter en 2011. En effet, la dictature cubaine fait débat. Mais certains faits ne peuvent pas être niés. Fidel Castro a régné sur l'île jusqu'en 2008, date à laquelle, il transmet (car malade), le pouvoir à son frère Raul. Le chef d'état est appelé *Lidor maximo*, leader suprême. De plus, il n'existe qu'un seul parti autorisé, le parti communiste. Raul Castro en est depuis 2008 le premier secrétaire. Des élections ont lieu de façon régulière et une grande majorité de la population y participe, néanmoins « C'est un exercice de la démocratie sans pluralisme », résumait Olivier Dabène, chercheur au Centre

tendance n'existe pas au sein du parti unique. Les voix critiques sont donc condamnées à se taire ou à se démettre. Le risque ? La retraite et l'ostracisme – « le plan pyjama » comme on dit à La Havane – voire la prison. » nous relate Paula A. Paranagua, dans son article du *Monde*, paru il y a un mois.

listes des Cubains qui feront l'objet des « rafles nocturnes » intitulées « nuit des 3 P » (Prostitués, Proxénètes, Pédés). La liberté d'information et d'expression est aussi assez réduite à Cuba. Il n'existe qu'une télévision, une radio et deux quotidiens (Granma et Juventud Rebelde), médias officiels et



Obama et Raul Castro au siège de l'ONU à New-York en septembre 2015

Il est aussi important de noter l'existence et le rôle des Comités de Défense de la Révolution mis en place dès 1960 et toujours aujourd'hui, organisés en réseaux par quartier. D'après les opposants au régime, ils surveillent et contrôlent la population afin de facilement traquer les dissidents.

autorisés. L'utilisation d'Internet demeure difficile. Il n'y a pas non plus de syndicats indépendants et il est interdit de se réunir en dehors du cadre des associations officielles. Au cours de sa visite sur l'île, François Hollande, en mai 2015, devait remettre à Raúl Castro un stylo, symbole de la liberté d'expression. Zoé Valdès, interviewée par Europe 1 a

Espionnage = Système collectif de vigilance révolutionnaire

d'études et de recherches internationales, auprès de la chaîne Arte. Tous les candidats appartiennent au même parti. « Des éventuels courants au sein du régime castriste ne peuvent pas s'incarner dans diverses candidatures, comme c'est le cas dans d'autres régimes autoritaires. Le droit de

Il s'agit selon Fidel Castro d'un « système collectif de vigilance révolutionnaire établi afin que tous sachent qui habite à quelle rue, ce qu'ils font, quelles relations ils ont eu avec la tyrannie, les activités dans lesquels ils participent et qui ils rencontrent. » Dans les années 1960, les CDR établissent les

trouvé ce geste déplacé : « Je ne pense pas que Raúl Castro comprenne le symbole du stylo. Ce n'est pas un écrivain ! Et sous son régime, vous ne pouvez pas crier ce que vous voulez dans la rue, sinon vous allez en prison. » ●●●



••• Vers un changement ?

Le monde avait cru à un tournant lorsque le président américain, Obama, avait commencé, en 2014 une normalisation des relations entre les États-Unis et Cuba. Néanmoins, Donald Trump souhaite revenir sur cette décision qu'il a maintes fois qualifié de désastreuse. La situation économique cubaine, déjà précaire, ne rencontrera surement pas les changements que l'ouverture vers les États-Unis avait promis et annoncés. De plus, bien que la nomination d'un nouveau président puisse nous faire espérer et rêver, il est nécessaire de rappeler que Raul Castro demeurera le chef du parti communiste et de l'armée du pays. Dans son article dans *Le Financial Times*, paru le 8 avril 2018, John Paul Rathbone nous rappelle que le contrôle du pays par la famille Castro dépasse Raul : en effet Alejandro, le fils de ce dernier travaille au ministère de l'intérieur, le Général Luis Alberto Rodríguez, son ancien beau-fils dirige Gaesa, l'entreprise qui contrôle la majeure partie du secteur touristique.

Enfin le journaliste nous explique qu'il serait faux de penser que Monsieur Diaz-Canel soit si différent des Castro. Il utilise certes un iPad, mais l'an dernier, une vidéo où on le voit, lors d'une réunion du parti communiste, s'en prendre aux dissidents, à la presse indépendante et aux ambassades étrangères. ■

Rafaela Uzan

Photo page 10 en haut à gauche : Raoul Castro et son successeur Miguel Diaz-Canel en juin 2017.

El Valle de los Caídos (en français, « la vallée de ceux qui sont tombés ») est un monument érigé en hommage au dictateur espagnol Francisco Franco. Situé au milieu des montagnes madrilènes, il n'est qu'à 45 minutes de route de la capitale. Il appartient aujourd'hui au patrimoine national espagnol.

Grâce au voyage scolaire organisé à Madrid par Mme Benigni et M. Gahinet, professeurs d'espagnol au lycée Henri IV, les classes de première S2 et de première L1 hispanistes ont eu la chance de pouvoir visiter ce lieu. Ce fut une visite très particulière, qui m'a beaucoup surprise et c'est pourquoi j'ai décidé d'écrire cet article.

Le contexte historique de l'Espagne au XX^{ème} siècle

Les 17 et 18 juillet 1936, le général Francisco Franco, à la tête d'un parti politique nationaliste (*Movimiento Nacional*), organise un coup d'État militaire à l'encontre du gouvernement républicain espagnol mis en place.

Ce coup d'État enclenche une guerre civile opposant les nationalistes aux républicains. Les deux camps sont eux-mêmes composés de groupes sociaux et partis politiques différents : chez les nationalistes on trouve évidemment les franquistes (ou *los falangistas*), partisans du dictateur Franco, l'armée, les conservateurs, et une grande majorité de la droite espagnole, qui se rallie pour combattre l'expansion du communisme. L'Église et les riches propriétaires font eux aussi partis du camp nationaliste. S'oppose à lui le camp des

républicains, qui regroupe les communistes, les socialistes, les anarchistes mais aussi les « brigades internationales », composées de volontaires d'autres pays souhaitant se battre pour la liberté. Évidemment, la volonté des nationalistes est d'installer une dictature sous le commandement de Franco, tandis que les républicains ont divers buts : certains sont là pour défendre la démocratie parlementaire, d'autres pour instaurer une nouvelle forme de gouvernement.

Les franquistes sont également appuyés par d'autres puissances européennes comme lors du bombardement de la ville de Guernica le 26 avril 1937 par des avions de la Légion Condor allemande nazie et de l'Aviation légionnaire italienne fasciste, ce qui accentue encore la violence de la guerre dans une Espagne déchirée.

La guerre civile finit par être gagnée par les nationalistes le 1^{er} avril 1939 : Franco s'empare alors du pouvoir et instaure une dictature qui domina l'Espagne jusqu'à la mort du tyran, le 20 novembre 1975. Son successeur, le roi Juan Carlos I^{er}, rétablit contre toute attente une monarchie constitutionnelle après 3 ans de transition démocratique de 1975 à 1978 : *la Transición*. Depuis, le régime politique espagnol n'a pas changé, le roi actuel étant Felipe VI, et le premier ministre Mariano Rajoy, est président du gouvernement depuis 2011.

L'histoire du monument

À l'origine, Franco le commande aux architectes Pedro Muguruza et Diego Méndez pour rendre hommage

Los Caídos



aux « héros et martyrs de la Croisade », désignant par-là les combattants nationalistes morts pendant la guerre civile (1936-1939). Seulement, pour réaliser ce monument : une gigantesque basilique posée dans les montagnes, de la main d'œuvre est nécessaire. Pour cela, Franco exploite des républicains prisonniers, il les force au travail, et, avec une clémence inattendue, il décrète aussi qu'un jour de travail réduit leur peine de prison de 2 jours ! Cette initiative est rapidement abandonnée.

Le chantier est gigantesque : il débute en 1942, mais la basilique n'est inaugurée que le 1^{er} avril 1959, date symbolique puisque c'est le 20^{ème} anniversaire de la victoire de Franco sur les républicains. L'entreprise est donc longue et coûteuse en hommes (plus de 2500 ouvriers sont mobilisés), mais aussi meurtrière : les conditions de vie y sont très dures et de nombreux républicains meurent à la tâche. Cet aspect historique pose encore problème aujourd'hui : des républicains, retenus prisonniers car attachés aux valeurs de la démocratie parlementaire, sont morts en construisant un monument destiné officiellement à la gloire des nationalistes, les traîtres qui ont laissé s'installer une dictature et qui ont plongé leur patrie dans une ère d'oppression.

Pourtant, en 1958, voyant que le monument est sur le point d'être terminé, Franco demande au Pape de l'époque, Pie XII, de consacrer la basilique. Cependant, celui-ci refuse, car le monument n'accueille pour l'instant sous sa protection que des nationalistes. En effet, il explique que si l'on doit prier

Dieu dans cet endroit, ce dernier doit être destiné à la réconciliation entre les deux anciens adversaires, au pardon, et à prier les morts de la guerre, sans distinction de leurs différentes opinions politiques. C'est ainsi que cruellement, Franco ordonne d'arracher à des familles endeuillées le corps du défunt, républicain, afin de venir l'inhumer dans la crypte de la nouvelle basilique. On extrait parfois même de leur sépulture certains corps déjà enterrés. C'est ainsi que le monument devient un mausolée pour l'ensemble des combattants morts lors de la guerre civile y compris les combattants républicains, pourvu qu'ils soient catholiques. Là encore, le scandale reste présent : outre les nombreuses pertes humaines dans le camp des républicains lors de la guerre civile, certains d'entre eux sont morts lors de la construction d'un monument à la gloire de leurs meurtriers et d'autres encore sont inhumés de force dans un lieu qui représente la mort et l'oppression de leurs frères !

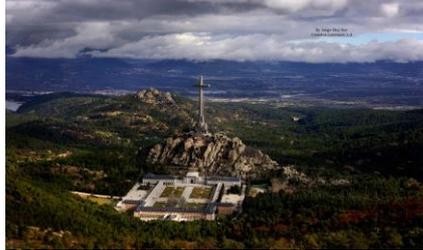
Aujourd'hui, près de trente-cinq mille combattants, principalement des nationalistes mais aussi des républicains, reposent dans la crypte, non loin de la nef centrale où sont situées les sépultures de Francisco Franco et du chef de la Phalange (organisation politique espagnole nationaliste fasciste), José Antonio Primo de Rivera, ancien dictateur d'Espagne de 1923 à 1930. De nouveau, ce sont des faits scandaleux : des républicains, morts pour la liberté ou sous l'oppression sont enterrés à côté des dictateurs de leur pays, qui ont causé leur malheur et celui de leur patrie !

En somme, *El Valle de los Caídos* reste encore aujourd'hui un lieu très peu apprécié des espagnols, qui le considèrent comme une sépulture impropre, un monument humiliant pour la démocratie et la mémoire des morts républicains qui y reposent. Dans un autre contexte, c'est comme si des Juifs assassinés durant la Shoah étaient enterrés à côté de la tombe d'Adolf Hitler, qu'ils avaient eux-mêmes construits au prix de leur sang. C'est inimaginable n'est-ce-pas ?

L'architecture de la basilique

De l'extérieur, on observe que la basilique est posée sur une sorte d'immense plateau fait de dalles en pierre grise, qui donne une vue imprenable sur les montagnes madrilènes. Au milieu de cette immense place, l'impression de n'être que de minuscules petits hommes et femmes est bien là : tout est fait pour nous impressionner par sa grandeur. En effet, après avoir admiré le panorama, on se retourne pour regarder la gigantesque basilique qui nous fait face : entourée d'arcades, une majestueuse porte nous attend, au-dessus de laquelle prône une statue du Christ décroché de la croix dans les bras de la Sainte Marie, symbole du martyr. Enfin, au dernier plan s'élève une immense croix, d'une taille absolument monumentale (152 mètres de hauteur, la plus grande croix du monde) qui renforce encore une fois l'impression de n'être que d'insignifiantes créatures face à un temple pour géants.

La principale particularité architecturale de la basilique est d'avoir été creusée sous une ●●●



●●● colline de la Sierra de Guadarrama, montagne madrilène. La longueur totale de la crypte est de 262 mètres sous terre, tandis que la croix s'élève jusqu'à une altitude de 910 mètres au-dessus du niveau de la mer.

À l'intérieur de la basilique, les photos sont interdites. Je n'aurai donc aucun support visuel pour étayer mon propos.

Le long tunnel (axe d'entrée) qui mène à la croisée et au transept se divise en plusieurs parties. Cela ressemble à des sortes de « halls » que l'on doit traverser afin d'arriver dans la nef. En tout, on compte deux « halls » de ce type : ce sont des vestibules, le premier (onze mètres de long) est aujourd'hui utilisé pour le contrôle de sécurité et la boutique, tandis qu'à contrario il règne dans le second une atmosphère très pesante : quatre immenses anges vengeurs nous observent de part et d'autre de la pièce. Chacun se raidit lorsqu'il aperçoit que les anges sont tous armés : l'image du martyr représenté sur la façade extérieure a disparu pour laisser place à une démonstration de la puissance de Franco et une inspiration à la peur. En effet, le dictateur l'a fait construire officiellement pour rendre hommage aux morts de la guerre civile, alors que sa véritable intention était de s'assurer un tombeau digne de ce nom.

Arrivés dans nef, encore et toujours gigantesque (vingt-deux mètres de haut et de large), on retrouve des statues incrustées dans les murs à notre droite et notre gauche. Ici, ce ne sont pas des anges mais des hommes, cachés derrière leurs capuches qui nous surveillent sous leur regard de pierre.

Encore plus effrayant : si l'on se place suffisamment proche en dessous d'eux pour les observer sous leur capuche, on peut voir qu'ils sourient d'un air mauvais. Ainsi, nous marchons au centre de la nef jusqu'au cœur, ressentant toujours les regards glaçants des soldats de pierre. Nous ne sommes donc pas très à l'aise lorsque nous arrivons à la croisée. Celle-ci contient l'autel, au centre, et de part et d'autre de celui-ci on trouve les sépultures de Primo de Rivera et du général Franco, l'une tournée vers l'axe d'entrée et l'autre à l'opposé. Étrangement, les deux sont fleuries, et de fleurs fraîches ... Si on lève la tête, on peut regarder quatre immenses statues dans les quatre coins de la croisée. Les personnages représentés ressemblent aux pleureurs du Moyen-Âge, référence au caractère mausolée du monument. Ces allégories représentent respectivement l'armée de terre, de l'air, la marine et les milices. Le transept (long de 41 mètres) mène lui sur deux chapelles (Saint Sacrement et Sainte Mise au Tombeau). Une troisième chapelle se situe au bout de la nef.

Quelles sont les polémiques actuelles autour de ce monument ?

Outre les sujets que nous avons déjà abordés, tels que les scandales à propos des dépouilles de républicains qui reposent dans ce lieu, ou encore que ceux-ci aient été forcés voire tués pour le construire, *El Valle de los Caídos* reste un endroit très politisé, même aujourd'hui. Comme je l'ai dit précédemment, les citoyens espagnols ne voient forcément pas d'un très bon œil

ce gigantesque monument, symbole de la dictature et du fascisme ; bien qu'il soit le fruit d'un travail remarquable (classé au patrimoine national espagnol) ils ne donnent donc pas d'argent pour assurer sa restauration et son entretien : le monument devrait se dégrader de jour en jour. Pourtant, ce n'est pas le cas. Comment est-ce possible ? Tout d'abord, il faut rappeler que les visites du monument sont payantes et qu'il accueille près de 450 000 visiteurs par an, principalement des touristes étrangers curieux de son histoire. Cependant, il existe aussi quelques associations d'extrême-droite vouées à la collecte de dons pour son entretien.

De plus, chaque année se produit une polémique autour de la date du 20 novembre, anniversaire de la mort de Franco, car certains militants d'extrême-droite se rendent à la basilique pour venir rendre hommage au général, et cela engendre chaque année des protestations de petits-enfants de républicains (morts ou non sous la dictature) qui ne veulent pas les laisser glorifier un dictateur, tyran de l'Espagne pendant plus de trente ans.

Enfin, le sujet qui me tient le plus à cœur est le fait que la basilique soit toujours utilisée aujourd'hui pour rendre des cultes au Christ. Maintenant que l'Espagne est redevenue une démocratie, est-il vraiment acceptable pour l'Église de consacrer un lieu dont l'histoire évoque les meurtres d'innocents, et la disparition de la liberté ? Est-il vraiment judicieux de laisser des personnes venir fleurir la tombe des dictateurs ? De les laisser entretenir le bâtiment ? Une question morale se pose alors : l'État doit-il

continuer à laisser le bâtiment se détériorer alors qu'il fait partie du patrimoine national ? Mais pour autant, doit-il accepter que des citoyens espagnols viennent fleurir la tombe d'un personnage qui a opprimé l'Espagne ? Au milieu de ces questions, qu'en dit l'Église catholique dépositaire ce lieu (d'ailleurs, une messe a eu lieu après notre visite de la basilique) ? Est-ce vraiment acceptable de venir célébrer les valeurs chrétiennes, réputées pour être celles de la paix et du partage, dans un lieu qui n'en a pas le soupçon ? Faut-il laisser des gens, sûrement assez attachés aux valeurs d'extrême-droite, se déplacer (on rappelle

que le monument est perdu dans les montagnes, qu'il n'est pas facile d'accès mais que pourtant de nombreuses personnes se déplacent pour célébrer la messe à cet endroit) pour assister à un culte dans un lieu aussi fortement symbolique que celui-ci ?

Toutes ces questions sont encore aujourd'hui en débat, mais une loi sur la mémoire historique prévoit de dépolitiser le monument afin de le consacrer uniquement à sa vocation religieuse. Ce n'est pas une mince affaire, au vu du passé qu'il porte...

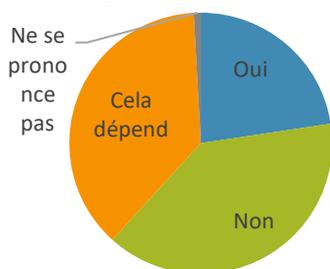
En conclusion, cet article avait pour but de vous intéresser à ce lieu méconnu, immense basilique construite, officiellement pour le salut des morts de la guerre civile, officieusement surtout en l'honneur et pour démontrer la puissance de Francisco Franco. Je tenais beaucoup à m'exprimer à son sujet car voir que des cultes religieux étaient encore pratiqués là-bas m'a personnellement profondément choquée... Si certains d'entre vous veulent réagir à mon article, je les invite vivement à me contacter *via* le mail de la rédaction. ■

Emma Fauquet

S O N D A G E

Pleurer est-il une honte ?

Pour y répondre, nous avons interviewé 115 lycéens et lycéennes de tout niveau. Par la multiplicité des avis recueillis, et des arguments qui les motivent, il apparaît que la question est loin d'être tranchée : 22% ont répondu par l'affirmative ; pour 39% des élèves, c'est un non sans hésitation ; enfin, 38% des élèves se sont positionnés plus modérément et 1% n'ont pas souhaité répondre.



Mais quelles sont donc les raisons de ces prises de position ?

Les partisans du NON pensent en majorité que l'action de pleurer, qui participe à l'expression des émotions, soulage et relève d'un véritable besoin : s'épancher est une réaction naturelle ; propre à l'Homme, commun à tous les hommes. Pleurer suscite *a minima* du réconfort, *a fortiori* de la compassion. Pleurer n'a pas lieu d'être une honte, puisque cela ne doit pas engendrer de jugement. Chacun répend des larmes selon son

désir, cela ne concerne que lui et lui seul. Pleurer peut témoigner d'une certaine clairvoyance et sincérité envers soi-même car cela reflète que l'on ne nie pas la présence d'un émoi, d'un trouble, d'un bouleversement qui nous traverse.

Les adeptes du OUI sont nombreux à estimer que se laisser submerger par les larmes relève d'une forme d'indignité, d'impudeur. Pleurer montre alors une forme d'abandon, de renoncement, et ne doit avoir lieu ni en public - auquel cas ce lâcher prise, cette perte de contrôle de soi, cet affichage de vulnérabilité et de faiblesse revient à un manque de civilité - ni dans la solitude, par dignité vis-à-vis de soi-même.

Nombre d'entre vous, et plus particulièrement la gent féminine (68% des femmes interrogées) a exprimé un avis plus mesuré. Ce sont le contexte et les raisons des pleurs qui permettent d'établir si pleurer relève de la honte ou non. Seul, entouré de proches ou d'amis, pleurer n'est jamais une honte, car cela souligne l'humanité et la normalité de l'individu. On peut aisément pleurer à cause d'une souffrance physique conséquente ou de la perte d'un être cher. Mais pleurer en public nécessite une justification valable : lors d'un oral

où l'on demande explicitement de se maîtriser, de la prise de conscience d'une note qui nous paraît mauvaise, il est malvenu de s'adonner aux pleurs.

Il aurait été blâmable d'omettre de partager l'opinion de notre infirmière Mme F. Oliva, qui en tant que professionnelle de la santé, a une approche plus particulière de la question. D'après elle, pleurer dépend de normes sociétales qui évoluent en fonction des époques et des milieux sociaux. S'épancher est propre au caractère, à la personnalité de chaque individu. Cependant, si quelqu'un a tendance à sur réagir, à montrer une très forte émotivité (car c'est à cet instant plus de l'émotivité que de réelles émotions), et que ce comportement atypique n'est causé que par le tempérament de la personne, c'est du ressort du psychologue ou du psychiatre de travailler avec elle pour qu'elle parvienne à mieux « doser » l'expression de ses sentiments. Tout le monde a la capacité de pleurer, mais maîtriser la venue des larmes n'est pas innée. ■

Victoire Massip

Données de Salomé Bervin, Vivienne Baliki et Lucile Truffly

Les secrets de

La statue du méridien, vous l'avez tous, à un moment donné, vue. Sûrement avez-vous étudié au pied d'elle ou déjeuné sous ses yeux. Peut-être l'avez-vous même observée avec attention en vous demandant ce qu'elle représentait exactement. Si cette dernière affirmation est vraie, et que la réponse immédiate qui a fusé dans votre tête a été « un méridien, bien sûr ! », sachez qu'il s'agissait en fait d'une sphère armillaire. Si le nom ne vous dit rien, c'est normal ; cet instrument antique, ancêtre du GPS, sans lequel, nous autres citadins, ne pouvons vivre, a été utilisé pour la dernière fois au XVI^e siècle. Alors qu'est-ce que ce drôle d'instrument ?

Son nom vient du latin *armilla, ae (f.)*, signifiant bracelet, anneau, puisqu'elle est constituée de sept anneaux concentriques articulés entre eux.

Le premier anneau – enfin, il s'agit plutôt ici d'une petite sphère – représente la Terre. Selon Ptolémée, elle se trouverait au centre de l'univers ; les planètes du système, y compris le soleil, tourneraient en formant un petit cercle, qu'il appelle « épicycle », et leurs centres suivraient également un mouvement rotatif autour de la Terre. Tout le monde était d'accord avec lui jusqu'à la Renaissance, où la théorie d'héliocentrisme de Copernic se propageant, la

sphère armillaire devient caduque.

Le deuxième anneau, vertical à l'horizon, permet de mesurer les angles de latitude et correspond au méridien (comme notre cour) locaux, en heures (une unité d'angle, vingt-quatre heures correspondant à 360° et donc une heure à 15°). Il est orienté dans le sens des aiguilles d'une montre vue du Nord ; ainsi, son origine est au méridien sud. L'angle du soleil au zénith permet de déterminer les saisons. Ainsi, aux équinoxes de printemps et d'automne, cet angle est de l'ordre de 43° ; en montant, au solstice d'été, le soleil atteint 60° ; enfin, au solstice d'hiver, quand les nuits durent le double du jour, le soleil est à 20°. Le troisième anneau de cette sphère est fixe, et établit la position de l'horizon local. Ainsi, on connaît les coordonnées horaires du Soleil.



Dessin d'une sphère armillaire et légende de ses sept anneaux.



Le quatrième anneau représente l'équateur de la sphère astrale, c'est-à-dire la projection de l'équateur terrestre sur cette sphère. Par extension, elle permet de connaître la déclinaison d'un astre. Celle-ci est fixe sur le temps. Quant au cinquième, appelé « colure des équinoxes », il indique les pôles célestes.

La statue du méridien est une sphère armillaire

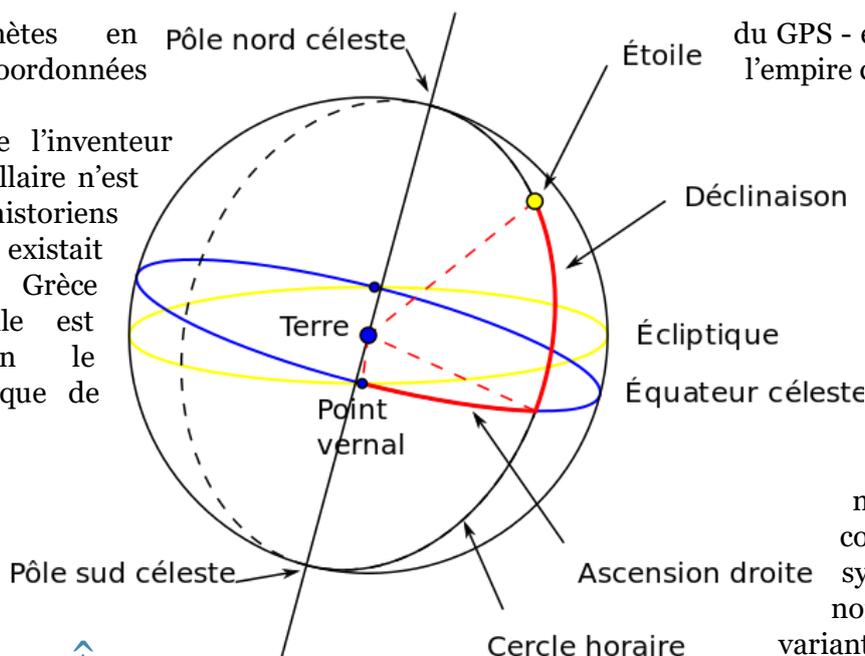
Ces deux mesures donnent les coordonnées équatoriales d'une étoile.

Le sixième anneau, appelé l'écliptique et donnant la longitude céleste, représente le trajet parcouru par le Soleil vu de la Terre au cours de l'année ; il est incliné 23° 26", tel l'équateur sur l'orbite « du Soleil autour de la Terre » (nous sommes toujours dans un système géocentrique !). Enfin, le septième anneau, perpendiculaire au sixième, nous permet de calculer la latitude céleste – donc les éphémérides, c'est-à-dire les positions journalières des

La statue du Méridien

différentes planètes en donnant leurs coordonnées célestes.

L'identité de l'inventeur de la sphère armillaire n'est pas connue. Les historiens supposent qu'elle existait déjà dans la Grèce Antique, car elle est construite selon le modèle géocentrique de Ptolémée.



du GPS - en fit l'emblème de l'empire colonial portugais.

Elles étaient également employées en horlogerie astronomique, pour mesurer le temps sidéral, basé sur les coordonnées des astres. Enfin, même si elles sont construites sur un système aujourd'hui non valable, des variantes héliocentriques existent, et nous permettent d'expliquer pourquoi certaines constellations ne sont visibles qu'en hiver ou en été (et oui, on l'utilise aussi en astrologie).

Au Moyen-Âge, celles-ci représentaient le summum de l'avancement de la science

Elle était généralement achetée et utilisée par les nobles qui, eux, avaient les moyens d'acheter un tel instrument ; mais elle servait surtout aux astronomes pour déterminer les positions des planètes, le dernier à l'avoir maniée étant Tycho Brahe au XVI^e siècle. On distingue deux types de sphères : les sphères portatives, pour un usage plus lesté et ludique, et les sphères fixées, utilisées dans les observatoires.

Au Moyen Âge, la sphère armillaire, ainsi que la sphère

Représentation de l'équateur céleste, projection de l'équateur de la Terre, située au centre, sur la « sphère céleste ».

céleste, représentait dans l'art le sommet de l'avancement de la science. Ceux qui usaient de ces instruments avaient la clé de l'univers en main, le savoir précieux, la science infuse.

Puis, à la Renaissance, au moment des grandes découvertes, son usage pour se géolocaliser - elle permet de connaître la latitude et la longitude, c'est donc l'équivalent



La devise portugaise sous Manuel le Fortuné (règne : 1495-1521).

Hélas, la Statue de la cour des sciences n'est qu'une version simplifiée de cet instrument, donc vous ne pourrez pas tenter les mesures par vous-mêmes. Mais si vous voulez quand même essayer de prendre des mesures par le biais de la statue, ce qui n'est pas totalement impossible, mais juste beaucoup plus compliqué, je vous soutiens totalement !

Toutefois, si vous voulez construire vous-même une sphère armillaire, je vous invite à consulter le site [astronomia.fr \(https://astronomia.fr/1ere_partie/sphereArmillaire/sphereArmillaire.php\)](https://astronomia.fr/1ere_partie/sphereArmillaire/sphereArmillaire.php) qui contient les instructions pour en construire une, s'en servir, et plein d'autres informations très intéressantes. J'espère en tout cas vous avoir fait voir la statue d'un nouvel œil. ■

La coupole va se dévoiler !

Imaginez-vous, vous autres secondes, en train de travailler vos concours d'arrache-pied au CDI et de voir, en en sortant tard le soir, planer au-dessus de vous *l'Apothéose de Saint-Augustin* de Jean Restoux. Ce rêve sera une réalité, dans cinq ans, lorsque la coupole sera rénovée. Mais pour cela, il faut de l'argent : les coûts des travaux étant estimés à 2,5 millions d'euros, il en manque 900 000 pour pouvoir les réaliser entièrement. C'est pour cela qu'un appel aux dons a été lancé, sous la coupole partiellement dédrapée, jeudi 29 mars midi en présence de Valérie Péresse, présidente du Conseil régional d'Île de France, de Guillaume Poitrinal, président de la Fondation du patrimoine qui se charge de récolter les fonds et de notre Proviseur honoraire, Patrice Corre. Ce dernier, avant que l'on serve moult gourmandises, nous a nourris d'un discours, en véritable guide-conférencier, sur la portée politique, après la dissolution de l'ordre janséniste, de ce chef-d'œuvre de l'art rocaille.



Patrice Corre (de dos), éclairant de sa parole passionnée
Photo : Constantin Vaillant-Tenzer

Pour raviver notre coupole, donnez sur <https://www.fondation-patrimoine.org/les-projets/coupole-de-la-bibliotheque-du-lycee-henri-iv>. ■

CVT

Faites la prochaine loi bioéthique !

Liberté - égalité - fraternité

le lycée Henri IV
accueille le samedi 2 juin
de 9h à 13h en salle des conférences

la journée de la bioéthique



« tous parents, tous différents »
sur les questions de PMA, GPA, accès aux origines...
enjeux médicaux, sociétaux et moraux

en présence de
Geneviève Delaisi de Parseval,
Psychanalyste, Présidente d'honneur de l'association PMAnonyme

Le prochain évènement des États Généraux de la bioéthique aura lieu le 2 juin de 9h00 à 13h00 en salle des conférences du lycée Henri IV. Elle aura lieu en présence d'Emmanuel Hirsch, professeur des Universités et directeur de l'Espace Éthique d'Île de France qui organise ces États Généraux. Sur le titre « Tous parents, tous différents », reprenant celui de la grande exposition du Musée de l'homme - et autour du thème : PMA, GPA, accès aux origines à l'aune de l'humanisme - il s'agira d'une présentation des propositions de modifications de la loi de bioéthique actuelle émanant des élèves d'Henri IV - en particulier des TL1, les TES1 et des classes de 1^{ère} S. Ces propositions seront ensuite transmises, via l'Espace Éthique, aux députés qui auront à élaborer puis voter la nouvelle loi de 2019. La salle pourra bien sûr intervenir à ces diverses présentations des élèves et plusieurs témoignages seront entendus concernant les questions évoquées.

Venez nombreux pour discuter de cette loi qui nous concernera tous plus tard ! ■

CVT

L' unicef AU SEIN DU LYCEE HENRI IV

Parce que les enfants sont plus vulnérables que les adultes, parce qu'ils n'ont ni droit de vote ni influence politique ou économique, parce que le développement sain des enfants est crucial pour l'avenir de toute société, le monde s'est doté en 1989 de la « Convention internationale des droits de l'enfant ».



Depuis, ce traité fondamental est le socle de toute l'action de l'UNICEF. Cette agence des Nations Unies, premier défenseur de la cause des enfants dans le monde, est présente dans plus de 190 pays et territoires. Son objectif : assurer à chaque enfant et adolescent santé, protection et éducation, et ce où qu'il soit, même dans les endroits les plus reculés.

Sauver : Avant tout, fournir aux familles de l'eau potable et de la nourriture, prévenir et prendre en charge la malnutrition, approvisionner en médicaments et matériel médical pour assurer les soins de premiers secours, vacciner les enfants pour les protéger, distribuer des kits d'hygiène, installer des équipements sanitaires pour de meilleures des conditions de vie, mais également prévenir les épidémies...

Protéger : Aider les enfants séparés de leur famille à retrouver leurs proches, les protéger contre les abus, la violence, empêcher les recrutements d'« enfants soldats », leur apporter un soutien psychologique, installer des espaces qui leur offrent une bulle de sécurité où ils puissent se confier, dessiner, jouer, rire... - bref, redevenir des enfants.

Éduquer : Parce que les enfants d'un pays en crise ne peuvent pas attendre la paix ou la reconstruction pour continuer leur éducation et se construire un avenir, l'UNICEF organise dès que possible leur retour à l'école. En installant des salles de classes temporaires sous tente ou dans des préfabriqués, en fournissant du matériel scolaire, puis en aidant les autorités à remettre sur pied le système scolaire, reconstruire les écoles, former des enseignants... Un retour à la normalité vital pour les enfants, et une nécessité pour le développement du pays.



Comment s'engager ?

On peut dès le plus jeune âge s'engager pour l'UNICEF. En effet, en plus de parler de ses actions et d'inciter son entourage à faire des dons, un jeune qui a entre dix et vingt-six ans peut devenir jeune ambassadeur de l'UNICEF.

Le rôle d'un jeune ambassadeur est de faire parler autour de lui des actions et des causes que défend l'UNICEF. Au sein de lycée, il existe le comité UNICEF. Nous organisons des actions dans le lycée pour récolter de l'argent comme cette année la vente de gâteaux qui a rapporté 2537€ destinés aux différentes actions de l'organisme. Mais on peut également participer à des événements à l'extérieur comme la Nuit de l'eau par exemple (qui a pour but de sensibiliser les personnes à l'importance de l'eau et de récolter des fonds pour financer les programmes de l'UNICEF d'accès à l'eau potable).



Au sein du comité, chaque élève peut aussi proposer une action ou faire connaître une cause qui lui tient à cœur. Toute personne motivée à s'engager peut donc nous rejoindre ! Il suffit d'envoyer un mail à l'adresse suivante : henri4unicef@gmail.com et de suivre les indications sur le site de l'UNICEF pour devenir jeune ambassadeur. 🌐

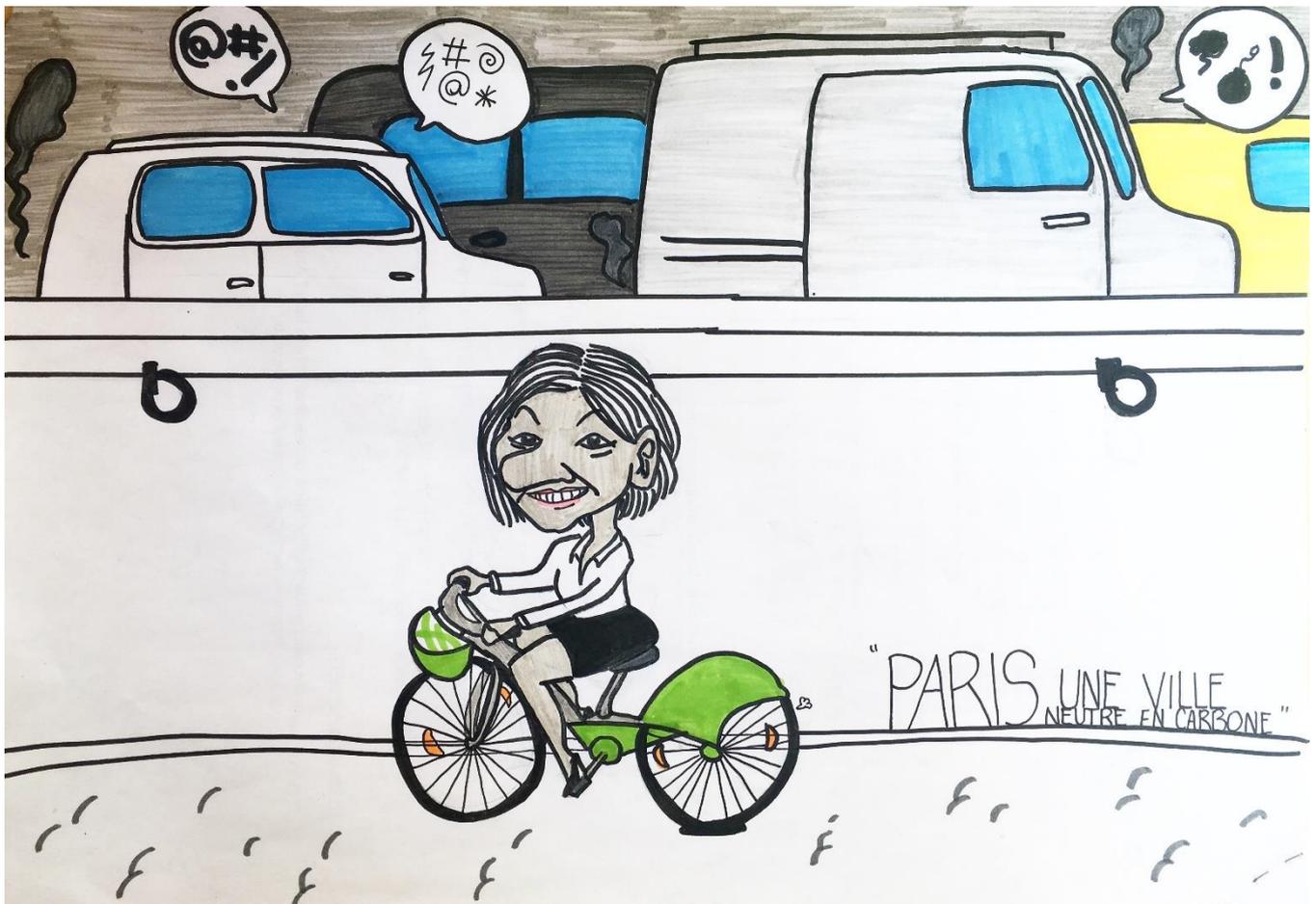
La Team Unicef

DEBAT : ÊTES - VOUS FAVORABLES

Le 5 avril 2014, Anne Hidalgo était élue maire de Paris avec 52,97 % des suffrages. Depuis cette élection, elle souffre d'une désaffection croissante de la part de ses électeurs, toujours plus critiques à l'égard des réformes qu'elle engage. Les positions des Parisiens se sont ainsi progressivement radicalisées, transformant les débats politiques sur la municipalité parisienne en une opposition entre pro et anti Hidalgo.

Le jeudi 9 novembre, alors que la nuit tombait et que se profilaient les dernières minutes du cours de philosophie, un débat politique a soudain animé la classe de TS3 : cela nous a permis de comprendre à quel point nos positions et notre vision d'Anne Hidalgo et de sa politique pouvaient être opposées.

Anne Hidalgo, ou quand l'écologie sert de prétexte au mépris de classe



Il ne serait pas difficile de reprendre à notre compte les nombreuses sources de mécontentement que les Parisiens et les Franciliens - toutes origines géographiques confondues - imputent à Anne Hidalgo, et de nous arrêter là. Ces derniers temps en effet, les fiascos se sont amoncelés à tel

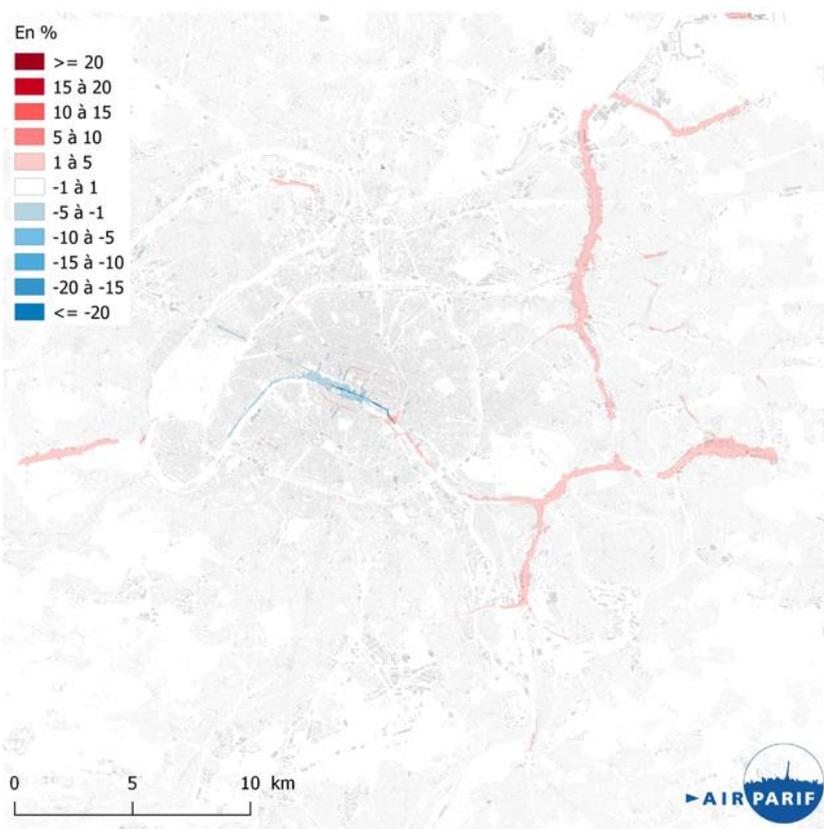
point qu'il nous a fallu faire un rapide tour sur Internet pour nous assurer de n'en oublier aucun : annulation de la piétonisation des voies sur berge par le tribunal administratif, échec du déploiement des Vélib', saleté des rues, retour de Ratatouille... Et 58% de Parisiens mécontents du bilan de la maire ! Cependant, loin de

simplement appuyer notre argumentation sur ces épiphénomènes, nous tenterons de montrer que la politique promeut, derrière des idéaux socialistes affichés, une volonté par Anne Hidalgo de gentrifier la ville visant à fortifier son électorat qui fait preuve d'un clientélisme mené au détriment des classes moyennes.

À LA POLITIQUE D'ANNE HIDALGO ?

L'aspect majeur de l'action d'Anne Hidalgo, le plus emblématique également, est sa politique de transport. Toute bonne famille de Parisiens (ou presque Parisiens) a débattu de ces mesures controversées et de la volonté répétée de la maire de réduire la place de la voiture et d'interdire à moyen-terme les moteurs à combustion à Paris. Pourtant, les intentions d'Anne Hidalgo sont-elles si claires ?

Pour y répondre, il faut se livrer à une analyse plus fine de la mesure. On peut alors relever un point commun à ses mesures : elles se font systématiquement au détriment des usagers les moins aisés. L'exécutif Parti socialiste (PS) parisien prétend que la piétonisation des voies sur berge a permis de diminuer la pollution de l'air jusqu'à 30% ; c'est exact, mais sur un petit fragment des Quais de Seine. Or comme le rappelle judicieusement M. Gibert (qui va sûrement s'étrangler de l'usage que j'en fais) : « il faut penser à changer d'échelle ». Ici, le résultat est sans appel : la mesure n'a pas permis de réduire la circulation - elle ne s'est pas évaporée - ou alors seulement faiblement, mais a obligé les usagers à trouver des itinéraires alternatifs, essentiellement hors de Paris. Il y a en fait seulement eu basculement de la pollution vers d'autres espaces, comme le prouve la carte des relevés de l'organisme indépendant Airparif ci-dessous. Anne Hidalgo aspire seulement à trouver une solution simple pour prétendre avoir protégé les Parisiens, et non à l'élaboration d'un plan de baisse globale de la pollution, nécessairement plus complexe.



Carte de différence entre les niveaux moyens de NO_2 avec le trafic de 2016-2017 par rapport aux mêmes conditions météorologiques mais avec le trafic de 2015-2016 (période du 1er août au 31 juillet).

Source : www.airparif.asso.fr/actualite/detail/id/213

Par ailleurs, compliquer la circulation sur la voie centrale à Paris se fait principalement au détriment des Franciliens et non des Parisiens. Ce sont ceux-là qui emploient le plus cet axe qui traverse la ville, d'où la lettre ouverte de cent soixante-huit maires franciliens à la mairie de Paris, réclamant la fin de « l'indifférence » de l'exécutif parisien à l'égard de la Petite Couronne ; selon un rapport commandé par Valérie Pécresse www.iau-idf.fr/fileadmin/Data/Storage/SavoirFaire/NosTravaux/Amenagement/voiesberges/rapport_final.pdf), la présidente du Conseil régional, la fermeture des voies sur berge a principalement impacté la banlieue. La piétonisation s'inscrit ainsi dans le cadre de l'accroissement des inégalités

spatiales entre Paris et sa proche banlieue. Cette critique est d'ailleurs reprise par les adversaires politiques de l'édile PS, à l'instar du secrétaire général de La République en Marche (LREM), Christophe Castaner, qui déclare ainsi : « c'est à l'échelle de la région, de la métropole d'Ile-de-France, qu'il faut concevoir cela, parce qu'autrement, cela apparaît comme une sorte de punition de ceux qui ne vivent pas à Paris au nom d'une protection légitime de la santé des Parisiens ».

Par cette mesure électorale, Anne Hidalgo tente de satisfaire les Parisiens qui pourront quant à eux en profiter : les suburbains étant singulièrement handicapés dans leurs trajets pendulaires, les Parisiens auront plus de ●●

●●● facilité à traverser de petites distances en voiture. Cela est d'autant plus vrai que la récente augmentation du prix des PV (de 17 à 50€), ce que l'on peut considérer comme le prix réel du stationnement puisque seuls 15% des usagers paient l'horodateur, et de la carte de stationnement ont encore renforcé les inégalités économiques face à l'utilisation de la voiture à Paris, avantageant les plus aisés (schématiquement les Parisiens). Il est à ce propos intéressant de souligner la formule « sulfateuse à PV » employée par les élus communistes pour qualifier cette privatisation et qui met en exergue l'indifférence croissante des élus PS parisiens à l'égard de la question sociale...

Concernant le choix du véhicule enfin, les vignettes Crit'air (que tous les automobilistes de la capitale doivent apposer à leur pare-brise) sont dressées sur le critère de l'âge du véhicule. En d'autres termes une Clio achetée dans les années 2000 sera sanctionnée de la vignette grise (si elle a été immatriculée avant 1997, elle sera carrément interdite), tandis qu'un gros 4X4 achetée dans les cinq dernières années fera figure de bon élève. Ce sont donc les pauvres qui sont visiblement la cible de cette campagne antipollution, qui stigmatise les détenteurs de voitures plus anciennes. Et la volonté d'interdire les véhicules à moteur thermique s'inscrit dans la même veine puisque, à capacités égales, les véhicules hybrides et électriques coûtent plus chers.

Bien sûr, il y a les Jeux. À chaque fois qu'on critique la

Ses mesures se font au détriment des moins aisés

gestion de la capitale, un groupie de la maire rappelle que « c'est quand même grâce à elle qu'on a eu les Jeux Olympiques ». Mais les Jeux, justement, parlons-en. Est-il réellement judicieux et raisonnable de proposer des Jeux alors que la dette de la capitale ne cesse de croître (elle atteindra 6 milliards d'euros fin 2018, ayant augmenté de quasiment 50% depuis les élections municipales de 2014) ? Anne Hidalgo elle-même était sur la même longueur d'onde lors de sa campagne, déclarant que « les Jeux, ça coûte cher, y compris la candidature en soi coûte cher, et les Jeux dispendieux, je crois que ce n'est plus du tout d'actualité ».

Aujourd'hui, la volte-face est complète. Paris a remporté les Jeux de 2024 et Hidalgo s'approprie la victoire. Si le fait d'avoir raflé les JO est évidemment un symbole important - et une revanche - pour une ville qui aspire à renforcer son attractivité au dépens de Londres, l'histoire récente des Jeux a montré que la probabilité d'un dérapage de budget est d'environ 100%. La maire de Paris n'aura, pour le reste, pas su profiter de l'essoufflement du nombre de candidatures (dans la dernière ligne droite, seules Paris et Los Angeles étaient candidates) pour renégocier les règles de fiscalisation du Comité international olympique (CIO) qui sont très clairement au désavantage de la ville :

l'attribution des JO est conditionnée à une exonération d'impôts sur les bénéfices du CIO. C'est ainsi 5 milliards d'euros de bénéfices qui n'ont pu être taxés par Rio alors même que la ville souffrait de difficultés économiques. Cela l'éloigne encore un peu plus d'un socialisme revendiqué qu'elle n'a jamais mis en œuvre.

Ainsi, la maire de Paris, a préféré mener des actions hautement symboliques sans concertation ni gradualité. Pour plaire à un électorat demandeur de ce genre de mesures, elle a dogmatiquement mené une politique démagogique source de crispations et de divisions, plutôt que de chercher à sensibiliser l'opinion. Aujourd'hui les résultats sont très inégaux et les rapports s'enchaînent pour dénoncer l'inefficacité des mesures qu'elle a engagées.

Enfin, elle s'est saisie de l'argument écologique afin de pouvoir reléguer au second plan les idéaux socialistes. Comme pour de nombreux élus de son parti naguère puissant, la question environnementale a supplanté la question sociale et, d'un électorat historiquement ouvrier, le PS a mué jusqu'à emporter les élections dans des espaces aussi concernés par le socialisme que le 4ème arrondissement de Paris. Acmé de cette trahison idéologique, Anne Hidalgo s'est dite prête à s'allier avec LREM aux prochaines élections municipales après avoir farouchement combattu le candidat Macron pendant toute sa campagne. Peut-être aurait-elle dû se rappeler cette maxime de La Bruyère : « Ne songer qu'à soi et au présent est source d'erreur en politique. » ■

Mathias Abitbol

Comment Anne Hidalgo a fait de Paris une métropole mondiale innovante et durable



Projet de constructions pour les JO 2024
 Source : www.paris2024.org/fr/concept

Imaginez-vous le samedi 10 août 2024, sortir d'une épreuve d'escrime au Grand-Palais et traverser la Seine dans une *Seabubble* pour assister à un match de beach-volley au pied de la Tour Eiffel, le tout en passant par les quais sous un soleil resplendissant. Vision anticipée me direz-vous ? Futur bien plus proche qu'il n'y paraît vous répondrais-je.

Comment présenter et défendre un bilan d'une maire détestée par la plupart des lecteurs qui tiennent ce journal entre les mains ? Une tâche ardue, d'autant plus la plupart de ses détracteurs ne savent même pas pourquoi ils la honnissent à ce point. Alors certes, ils auront

trouvé dans l'article de Mathias les arguments qu'ils cherchaient : mais quels arguments !

Depuis le début de son mandat, Anne Hidalgo a effectivement accordé une place très importante à l'élaboration d'une nouvelle politique de transport, et fait de la réduction de la place de la voiture dans la ville un de ses principaux objectifs. Cette mesure phare de son programme est aussi celle qui a provoqué les premiers mouvements de contestation. La maire de Paris a ainsi décidé la fermeture des voies sur berge

aux voitures, en vue d'une piétonisation totale. À court terme, cette décision a entraîné un report de trafic sur les quais hauts, à l'origine d'une hausse de la pollution (comme précisé dans le rapport du Comité de suivi et d'évaluation de l'impact de la piétonisation des voies sur berges) et a handicapé de nombreux artisans et travailleurs franciliens qui utilisaient ces voies pour gagner du temps. On remarque pourtant que c'est la multiplication de ces bouchons qui incite naturellement les automobilistes à délaissier leur voiture, désengorgeant à terme le trafic parisien. À propos d'une éventuelle augmentation de la pollution, il faut là aussi s'inscrire ●●●

Bilan depuis 2001 :
 -28% de trafic automobile
 -30% de NO₂ et de PM10

●●● dans la durée pour réaliser que l'endiguement de la voiture à Paris ne peut être que bénéfique pour la qualité de l'air. Ainsi, les aménagements de voirie réalisés depuis quelques années ont eu des conséquences visibles : le trafic automobile de la capitale a diminué de 28% depuis 2001, et dans le même intervalle, les émissions d'oxyde d'azote et de particules fines ont diminué de 30% ! (Voir ci-après).

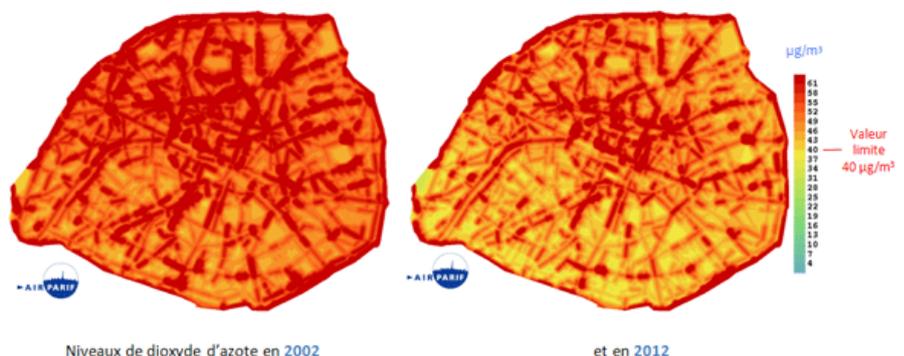
Dès lors, comment peut-on réclamer un monde plus écologique, et continuer à laisser à la voiture une place prépondérante ? Dans 50 ans, voire avant, celle-ci va irrémédiablement disparaître des villes, et ça, Anne Hidalgo l'a bien compris.

Plutôt que de se laisser dépasser – notamment par d'autres capitales mondiales – ou de prendre des décisions brutales et sans suivi, elle a construit un plan à long terme (elle a d'ailleurs prévu de sortir un livre en juin pour défendre ses mesures environnementales) qui anticipe et accompagne le retrait progressif de la voiture ainsi que le développement d'alternatives propres. Ce plan prévoit la fermeture des voies sur berges, mais aussi une interdiction progressive de la circulation aux véhicules polluants ainsi qu'aux véhicules diesel et la mise en place de vignettes Crit'air. D'ailleurs, ces vignettes dépendent de normes européennes, qui se sont progressivement durcies. Comme l'explique Luis le Moyne, directeur de l'Institut supérieur de l'automobile et des transports de Dijon : « Les normes antipollution ont énormément évolué depuis les années 1960. D'une manière plus générale, plus c'est récent, moins c'est polluant ».

Hidalgo concentre son action sur les classes moyennes

Son plan ne s'arrête pourtant pas là, et je suis embêté que Mathias mette en avant un nécessaire changement d'échelle sans prendre en compte les mesures prévues dans leur ensemble. Car au-delà de toutes ces interdictions, Anne Hidalgo prône aussi la piétonisation des grandes places parisiennes ainsi que le développement de moyens de transport propres et modernes : les *SeaBubbles*, l'achat de nouveaux bus/tram 100% électriques (*Confirmation après appel d'offres de l'achat de 250 à 1000 bus électriques aux sociétés Bolloré et Heuliez, pour un montant compris entre 5 et 20 millions d'euros*) ou les

Il est évident qu'Anne Hidalgo pense d'abord aux Parisiens et à leurs intérêts. Comment peut-on décemment lui reprocher cela, sachant qu'elle a été élue par eux ? L'autre critique formulée par ses détracteurs est d'oublier le creusement des inégalités en cours à Paris. Là aussi, critique infondée, au vu de sa position à l'égard de nombreux dossiers, notamment celui du logement. Elle concentre son action sur les classes moyennes à Paris : prévoyant ainsi d'augmenter le nombre de logements disponibles entre 13 et 20 euros le mètre carré, en reconvertissant les bureaux vacants en logements ou en construisant de nouveaux logements sociaux, avec pour objectif d'avoir 25% de logements sociaux en 2025 et 30% en 2030. D'autre part, elle cherche à fluidifier les démarches nécessaires pour un locataire à Paris : le gouvernement a ainsi annoncé



Cartographie des niveaux moyens annuels de dioxyde d'azote à Paris en 2002 et en 2012

nouveaux Velib' témoignent de la volonté d'une modernisation et d'une amélioration des transports en région parisienne. En collaboration avec Valérie Pécresse, elle développe aussi les lignes de métro et de tramway trans et périurbaines, et a annoncé réfléchir à la gratuité du Pass Navigo.

lundi 16 avril la création d'une bourse d'échange pour les HLM à Paris, étendue à l'Île de France à partir de 2019.

Malgré une baisse des dotations de l'État aux collectivités, la Mairie de Paris a voté chaque année le maintien au centième des taux de la taxe d'habitation et de la taxe

foncière. Élan socialiste irréaliste dira la droite, jamais satisfaite des décisions de l'édile, considérée comme tantôt autoritaire, tantôt laxiste. L'agence de notation Standard and Poor's confirme pourtant « le double A » (Système de notation international qui présente l'aptitude des villes à honorer leurs obligations financières) pour Paris et explique dans son communiqué (*Communiqué de presse Standard and Poor's Global Ratings, daté du 14 avril 2017*) : « La Ville a d'ores et déjà montré sa forte capacité à maîtriser ses dépenses. Nous considérons aussi positivement la stratégie budgétaire claire de la Ville [...] et sa gestion de la dette et de la trésorerie prudente et optimisée. »

Restent les Jeux Olympiques. Grâce à Anne Hidalgo, c'est Paris qui les organisera en 2024, et c'est bien après une bataille intense que nous avons pu accéder au Graal qui nous échappait depuis 1924. La candidate à la mairie de Paris n'en voulait pas au début : mais comme dirait l'autre, il n'y a que les cons qui ne changent pas d'avis. Et il aurait fallu être réellement borné pour passer à côté d'un projet où 95% des infrastructures nécessaires sont déjà existantes, dans une ville qui a déjà témoigné de sa capacité à organiser des

événements sportifs de grande ampleur avec l'Euro 2016.

Le cadre budgétaire de la candidature a été maîtrisé, et ceci ne peut que donner de l'espoir sur la réussite de ces Jeux : l'exemple de Londres ne saurait être plus encourageant au vu de l'explosion de l'attractivité touristique et économique qui s'y produit depuis 2012. Paris est une capitale reconnue, appréciée et attractive, et si le budget de ces Jeux est maîtrisé, elle continuera à l'être pendant encore longtemps.

Axe majeur de la candidature d'Hidalgo en 2020 : attractivité de Paris grâce aux JO et au *Brexit*

Anne Hidalgo compte d'ailleurs beaucoup sur cette attractivité, jusqu'à en faire un axe majeur de sa candidature en 2020 : aux Jeux s'ajoute le *Brexit*, qui, s'il est encore loin d'être finalisé, entraîne une série de délocalisations de sièges de grandes entreprises et organismes internationaux.

Paris s'est tout de suite positionné pour accueillir ces délocalisations : malgré quelques échecs, notre ville voit son influence à l'échelle européenne se renforcer, notamment à travers l'installation de l'Autorité bancaire européenne. À l'échelle mondiale, Paris a été classée troisième ville la mieux gérée au monde par le *World Economic Forum*. Au-delà de ces classements à qui on peut souvent faire dire n'importe quoi, le rayonnement croissant de notre ville-lumière est indéniable.

Demeurent deux années à Anne Hidalgo pour continuer son action à Paris. Deux années durant lesquelles elle devra persévérer dans les actions engagées, et faire face à d'autres défis comme celui de la propreté (elle en a d'ailleurs fait une priorité majeure du budget 2018 de la Ville de Paris). Considérer qu'Anne Hidalgo est incompétente et dogmatique est erroné et sévère : on oublie les actions de fond qu'elle a entreprises en faveur de la modernité, et son plein engagement dans une lutte pour la convergence sociale. Elle doit à présent demeurer insensible aux critiques stériles et aux clivages politiques, et maintenir son cap pour accompagner Paris vers un futur rayonnant. ■

Prosper Pot

C i t a t i o n s :

Du principe d'entropie, entropie provoquée par les dictatures

« Pour sortir du bordel, il faut de l'énergie, c'est l'entropie » (SVT) ;

À propos du scandale qu'a suscité La liberté guidant le peuple de Delacroix : « c'est vrai que l'on est perdu dans son décolleté ! » (Histoire)

Après avoir entendu des applaudissements dans la salle voisine : « Applaudissez-moi ! », la classe s'exécute : un exemple de conformisme ? (Philosophie)

parlons d'une femme.

pénombre d'un bar où le clair de lune s'infiltré. la fenêtre grande ouverte pour la bise curieuse. un battant claqué à côté. les voiles déchirés se meuvent doucement, au gré du son : la valse du danube ; le clapotis des vagues, l'orbite de l'espace.

un bois sombre, l'ébène me caresse la main. le parfum bleu d'un sirop d'alcool et l'air orangé d'une moiteur de chair. nue. elle approche.

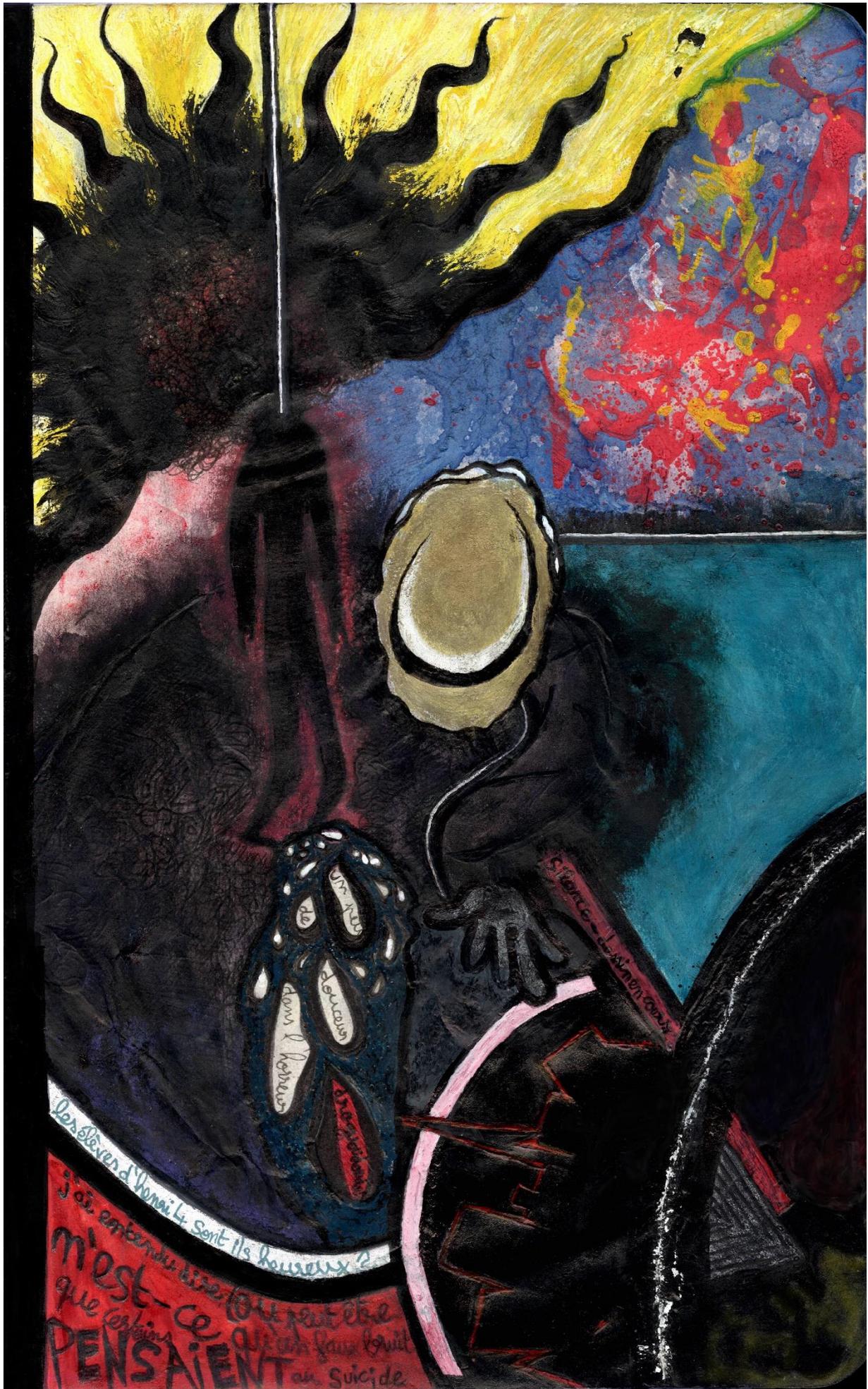
une silhouette à travers la brume pâle de la nuit. l'allure divine d'un être trop humain ; de la chair, de la chair, de la chair.

les courbes ondulent, se détachent d'un fond qui s'oublie dans le lointain. j'erre dans les plis de cette femme à la grâce de statue. elle me regarde. quelque chose me monte à la tête. deux pieds de verre aux doigts de diamant, jambes dorées, oh monte, l'angle d'un genou gommé au feutre noir. une cascade velours qui cache un bouton de fleur. sensible, il grandit. il m'appelle ; elle m'appelle.

contemple : un paysage jamais figé ; le ventre se creuse doucement d'un côté ou de l'autre dans sa marche rosée. un nu vermeille à la peau merveille qui se dirige vers moi. elle obscurcit ma vue, m'enivre avec son rire, yeux plissés, tête renversée. je l'ai assise sur mon corps. elle s'est tue : ses yeux se posent sur mon visage. voilà qu'elle me présente son sein.

ne parlons plus. sentons.

Émilie Palahouane



Antoine de Prekel

LE DILEMME DE

Quels intérêts défendent les grévistes ?

Depuis plusieurs semaines, le gouvernement et des employés de la SNCF se tiraillent, défendant chacun leurs intérêts et leurs convictions : le premier en réformant, les seconds en faisant grève, dérangeant la circulation des trains pour des millions d'usagers. Les grévistes contestent l'ouverture à la concurrence, l'extinction du statut des cheminots et ce qu'ils perçoivent comme étant un premier pas vers la privatisation.

Le 26 février 2018, le Premier Ministre – Édouard Philippe – annonce les grands axes de la réforme de la SNCF. Dès avril, l'engrenage est enclenché : les cheminots déclarent un mouvement de grève de quarante-huit heures tous les cinq jours et ce jusqu'en juin, tandis que le ministère des transports espère que la loi sera définitivement adoptée vers le mois de juillet. La grève est un droit fondamental, inscrit depuis 1946 dans la Constitution, qui permet, grâce à une interruption collective et concertée du travail, d'exprimer à l'État ou à son employeur des revendications. Il est rassurant et même sain dans une démocratie que des voix puissent s'élever contre le pouvoir en place et contre les réformes prévues, de la même manière qu'il est essentiel que l'exécutif réforme et transforme le pays dans le cadre du mandat que le peuple lui a conféré. Il est donc indispensable que les différents acteurs de la vie démocratique, en dépit de leurs antagonismes, dialoguent entre

eux avant d'adopter une décision. C'est pourquoi la Ministre des Transports – Elisabeth Borne - fustige les syndicats qui « engagent une grève longue et pénalisante alors que le gouvernement est dans le dialogue » ; Richard Ferrand dénonce « des manipulations » et des « mensonges ». Que penser de cette réforme ? Comment dialoguer sereinement et consciencieusement lorsqu'une partie considérable de la population ne maîtrise pas le sujet et que des campagnes de désinformation sont menées dans le but de semer un brouillard d'ignorance ? Cela est tout simplement impossible, c'est pourquoi, dans un premier temps, l'objectif de cet article et d'apporter les fondamentaux pour pouvoir aborder objectivement ce problème.

Tout d'abord, la volonté de réformer la SNCF part d'un constat évident : la dette de la compagnie ne cesse de se gonfler alors même que les services de la compagnie ne s'améliorent pas. En effet, celle-ci supporte la lourde et abyssale dette de 54,4 milliards d'euros, dont 45 milliards d'euros reviennent à SNCF Réseau. La situation ne doit pas perdurer, il y a un consensus à ce sujet. Ce qui divise, ce sont les méthodes que le gouvernement propose d'employer afin de résoudre le problème.

Qu'est-ce que le gouvernement propose de faire ? D'abord, le statut de la SNCF ne serait plus le même : jusque-là la SNCF était un établissement public à caractère industriel et

commercial (EPIC), elle deviendrait une société anonyme (SA), ce qui imposerait des contraintes plus importantes liées à l'endettement. Cependant, par ce changement, des opposants y voient un premier pas vers la privatisation. L'ouverture à la concurrence permettrait, selon le gouvernement, d'obliger la SNCF à être plus compétitive et à optimiser son efficacité afin d'être moins déficitaire. Le gouvernement espère donc *in fine* améliorer la qualité du service pour les usagers en étant plus efficace, plus ponctuel, avec des lignes plus modernes, tout en baissant le prix des billets, démocratisant un peu plus le transport ferroviaire. Néanmoins, cette équation économique ne fonctionne pas toujours, c'est ce qui a été constaté dans plusieurs pays étrangers.

Toutefois, le gouvernement ne prévoit ni de privatiser la SNCF, ni « une réforme des petites lignes » ; le Président de la République, le Premier Ministre et les membres du gouvernement l'ont affirmé à maintes reprises. Cette réforme n'est pas non plus un passage en force, puisqu'elle a été annoncée dans le programme d'Emmanuel Macron lorsqu'il était candidat et qu'il souhaite un débat au sein du parlement et non user de l'article 49.3.

Le problème est que, les cheminots, eux, se sentent menacés. Ils craignent que la réforme « vise à détruire le service public ferroviaire ». En effet, ils bénéficient d'un statut particulier étant donné une

LA SNCF

Comment le gouvernement a-t-il l'intention de reformer la SNCF ?

embauche plus complexe (moins de trente ans, examens d'aptitude, période d'essai) et des conditions de travail plus difficiles. Ils jouissent en outre d'un salaire de 3 090 euros brut par mois, d'un emploi garanti à vie, d'une retraite à 57 ans pour les agents sédentaires et 52 ans pour les conducteurs, d'une Sécurité sociale plus avantageuse ainsi que de la gratuité sur le train et de primes (néanmoins, il est peut-être utile de rappeler qu'il n'existe pas de prime sur le charbon contrairement aux idées reçues) ! Le statut des cheminots est donc coûteux, alors que le nombre de cheminots employés ne cesse de diminuer. L'État prévoit, dans le cadre de sa réforme, de supprimer le statut des cheminots mais uniquement... pour les nouveaux entrants ! Madame Borne, affirme même qu'au moment de l'ouverture à la concurrence, les cheminots qui rejoindraient une

autre compagnie bénéficieraient des mêmes avantages, grâce à une convention collective à laquelle devrait se soumettre tout opérateur privé. Ils n'ont donc rien à craindre ! D'autant plus que l'ouverture à la concurrence ferroviaire a été rendue obligatoire par l'Union européenne depuis de nombreuses années. Les grévistes sont également inquiets des effets de la concurrence pour l'entreprise publique. Bien qu'en théorie l'effet ressenti est censé être positif, certains exemples étrangers ont démontré le contraire. On peut citer le Royaume-Uni, où la privatisation initiée il y a vingt-cinq ans déraile. En Allemagne au contraire, la qualité s'est améliorée : *alea jacta est*. Le Président de la République, quant à lui, a promis qu'« à partir du 1^{er} janvier 2020, l'État reprendra progressivement de la dette ». Certes, mais selon quel

calendrier ? Qui épongerait cette dette ? Serait-ce le contribuable ? Ce sont des interrogations qui font du remous. Il n'empêche que l'État tend la main et fait un geste. Enfin, il y a une inquiétude quant au régime spécial des retraites : bien que la réforme ne concerne pas celle des cheminots dans l'immédiat – le dossier sera traité en 2019 et compris dans la réforme générale des retraites – il est légitime que des effusions se fassent sentir : le régime spécial de retraite des cheminots étant largement déficitaire, l'écart s'accroîtra puisque les nouveaux arrivants ne cotiseront plus pour le même régime. Résultat de ces inquiétudes : une grève lourde et pénalisante pour les usagers.

Enfin, l'État nourrit des inquiétudes en réformant, mais peut-il vraiment agir autrement quand la plupart des pays européens ont déjà débuté l'ouverture à la concurrence selon les recommandations de l'Union européenne ? Quand la situation demeure immuable depuis des décennies au détriment des usagers et quand la dette abyssale de la compagnie ferroviaire ne cesse de croître ? Quelle tournure prendra la suite de cette histoire ? Les grévistes auront-ils satisfaction ? L'État, pour sa part, semble déterminé et une majorité de Français considère, selon plusieurs sondages, que la grève est illégitime... Espérons, quoi qu'il advienne, que la SNCF sera remise sur de bons rails ! ■



Victor Lavolé

LE CHEF

Ce texte est la suite d'une réflexion s'articulant sur deux numéros qui cherche à apporter une réponse à trois questions : qu'est-ce qu'un chef ? Comment le devenir ? Comment le rester ? Nous avons notamment vu qu'en partant du principe d'inertie politique (un individu s'il ne subit aucun pouvoir se contentera de pouvoir à ses besoins nécessaires) que le pouvoir est exercé avec la même intensité par les dirigés et les dirigeants et qu'être reconnu comme chef est une condition ni nécessaire, ni suffisante pour l'être. En étudiant le chef communautaire, nous avons appris que non seulement nous pouvions, mais que nous le devons tous l'être.

Le chef intermédiaire

Ce chef est celui, formellement reconnu comme tel, ayant donc de ce fait une certaine puissance, mais qui est encore subordonné au législateur. Cette catégorie, s'étendant du maire d'un petit village au président-directeur général d'une grande multinationale est très large. Toutefois, on ne peut pas y inclure les juges (bien qu'utilisant le pouvoir judiciaire), notre proviseur ou tout autre fonctionnaire, quel que soit son grade, car ils sont par essence des exécutants du législateur. Leur réelle liberté d'action vient de la conscience que leur permet d'avoir le régime démocratique dans lequel nous vivons. Il est donc toutefois possible de les considérer comme des chefs communautaires. Les dirigeants des associations indépendantes, en particulier ceux des grosses ONG sont aussi des chefs intermédiaires.

Nous continuerons à nous placer pour notre étude dans le cadre d'un État qui chercherait à atteindre l'idéal démocratique. Il s'agit, comme Rousseau le définit dans le *Contrat Social*, d'un État où le peuple entier est législateur, c'est-à-dire d'un État où le citoyen, qui a ses intérêts particuliers, est suffisamment

éduqué pour pouvoir définir l'intérêt général. L'émancipation intellectuelle de chacun est donc la condition nécessaire et suffisante pour atteindre l'idéal démocratique. C'est elle qui permet d'éviter la démagogie des dirigeants (critique formulée par Aristote à l'égard de la *Constitution des athéniens* et reprise par tous les pourfendeurs de la démocratie par la suite) et tout ce qui retire de la légitimité à la démocratie représentative, représentation nécessaire en pratique à son fonctionnement.

L'émancipation intellectuelle de chacun est la condition nécessaire et suffisante pour atteindre l'idéal démocratique

Par élection ou tirage au sort ? Le tirage au sort, avec raison classiquement considéré comme le mode de désignation le plus démocratique, pose toutefois deux problèmes dans une démocratie en devenir comme la nôtre : un problème de

compétence des personnes tirées au sort : auront-elles toute la capacité de comprendre des dossiers parfois complexes, de ne pas se laisser influencer par des groupes d'intérêts qui lui feraient prendre une mauvaise décision, la volonté de faire leur devoir sérieusement ? Cela pose aussi un problème pratique de temps pour les personnages choisis : comment concilieront-ils vie professionnelle et vie politique ? Quelle rémunération leur verser ? Comment les faire venir de l'autre bout du pays ou de la planète ? Toutefois, certains problèmes susmentionnés, notamment ceux liés à la corruption du politique, se posent pour nos représentants dans notre république. Mais le choix raisonnable que nous ferions lors des élections permettrait de remédier à ce problème.

Nous considérons comme bien, choix subjectif mais nécessaire, ce qui permet d'atteindre l'idéal de l'État démocratique, État mondial dont nous construisons en son sein la notion de chef. Plus que de nous demander, comme Machiavel le fait pour son *Prince*, comment concilier morale et politique, le but de notre politique étant avant tout l'action, pour devenir et rester un bon chef, nous construisons un régime idéal, mais à la différence de la *République* de Platon, ne le

voulons pas utopique, mais réalisable.

Pour devenir ou rester chef, celui-ci doit beaucoup travailler et communiquer

Comment devenir chef dans ce cas ? Pour le cas du maire, du président de conseil général ou régional, il faut faire campagne pour pouvoir être élu. L'élection d'un politique dépend bien sûr d'un grand nombre de facteurs : l'opinion politique du candidat, sa personnalité, son charisme, sa réputation et un peu son programme. Mais je n'ai hélas pas l'expérience qui me permettrait d'écrire une guide de campagne et sûrement serait-il plus intéressant de s'intéresser à ce qui devrait guider le choix des électeurs : critères qui doivent être fondés sur la volonté du candidat à poursuivre la démocratie, mais également sur sa probité. Mais pourquoi avons-nous besoin de tels personnages dans notre régime ? Ils sont nécessaires car il faut une puissance qui, dans le respect des lois établies par les citoyens, fasse les choix nécessaires au bon fonctionnement des collectivités de l'État, choix qui seraient trop long à faire prendre par toute une Eclésiastie. Ils sont également nécessaires à la représentativité des citoyens dans des institutions plus importantes, tout en connaissant leurs besoins courants.

Pour rester chef, il faut bien agir, être actif et surtout communiquer sur les actions que l'on fait. Le mieux serait d'opter pour une politique transparente et participative au moins quant à la définition des principes d'action : cela permettra aux électeurs de se sentir acteur de leur choix et de se dire : « si je vote pour lui, c'est comme si je votais pour moi. »

Un cas plus complexe est celui du chef d'entreprise qu'on ne peut réduire à son rôle économique. Le premier problème que pose l'existence du PDG est le droit de « l'exploitation de l'homme par l'homme » : nous pouvons légitimement nous demander pourquoi quelqu'un gagne bien plus à rester assis dans un bureau en France qu'à suer douze heures par jour en Chine. Une réponse simple, mais qui serait insatisfaisante pour beaucoup serait que les dirigeants d'entreprises ont mieux travaillé à l'école, ont donc fait de meilleures études et sont devenus plus intelligents que l'ouvrier spécialisé en puissance. L'ouvrier textile français gagne plus que le bengali car ayant eu une scolarité, il est plus apte à s'organiser pour faire valoir ses droits et en réclamer. Le but du chef d'entreprise, c'est pourquoi il est payé, est de faire gagner de l'argent à celle-ci. C'est pourquoi il cherche à produire là où il trouve la main d'œuvre à la fois la mieux qualifiée, la plus efficace et la moins chère.

« C'est pourtant bien immoral de subordonner l'humain au profit » dira-t-on. Mais est-ce rationnel ? Cela permet-il d'atteindre notre idéal démocratique ? Si on regarde sur le long terme en pensant au développement durable, et les

risques climatiques ne seront pas sans conséquences sur l'économie, il est intéressant pour n'importe quelle entreprise assez puissante pour le faire, d'encourager les circuits courts de distribution, la permaculture, de ne pas faire de la philanthropie inutile, mais au contraire - cela profitera aussi bien à l'entreprise qui gagnera en influence politique qu'au bénéficiaires de l'œuvre - de développer de manière durable et planifiée les régions les plus pauvres de la planète. En éduquant, premier objectif du démocrate, l'ensemble de la population mondiale on pourrait mettre fin à des nombreuses inégalités sociales. Nous pouvons penser que l'entreprise, sur le long terme, c'est-à-dire sur une dizaine d'années, qui fera cela a beaucoup à gagner. Un bon chef d'entreprise devrait donc faire des choses assez similaires à ce qui vient d'être décrit et les actionnaires, *in fine* en profiteraient aussi. Mais on reproche, à juste titre, à beaucoup de directeurs de ne pas agir ainsi. Faut-il donc faire des grèves en criant « à bas les patrons ! » et bloquer les universités ? Mieux vaudrait travailler à devenir chef pour soi-même changer les choses à la seule échelle où il est possible d'agir, l'échelle mondiale.

Il doit y avoir en plus d'un projet économique, un projet politique en chaque société

Comment y parvenir ? Pour cela il y a deux possibilités : ou bien avoir une idée ●●●

●●● géniale et créer une entreprise qui prospère sur la scène internationale, lui permettant de développer des projets durables, peut-être même de l'être par essence et inciter d'autres à en faire autant par sa réussite. Il doit donc y avoir en plus d'un projet économique, un projet politique en chaque société. Sinon, le futur directeur, en réussissant suffisamment bien son parcours scolaire pour pouvoir avoir un excellent réseau qui lui permettra d'intégrer à de hauts postes de grandes multinationales et, gagnant en influence, pouvoir devenir chef, sans forcément prendre le poste de PDG, pour changer les choses pour le mieux. Gravier les échelons nécessite, plus que d'être intelligent et compétent, d'être agréable aux yeux de tous pour devenir ami avec tout le monde. L'aspirant chef doit savoir être attentif aux moindres rumeurs, beaucoup écouter en regardant droit dans les yeux son interlocuteur pour tout retenir, faire croire aux autres qu'ils sont importants à ses yeux, surtout s'ils ne le sont pas ; en somme flatter tout le monde pour pouvoir persuader de la nécessité qu'il a d'être placé à tel ou tel poste de direction. Le futur chef, doit savoir multiplier ses personnalités pour pouvoir paraître ce qu'il doit être partout où il doit être, sans perdre de vue ses idéaux politiques.

Une fois devenu chef, celui-ci doit pouvoir maintenir sa puissance suffisamment longtemps pour pouvoir agir. Il doit faire croire à chacun qu'il a un pouvoir sur lui, le conseille et influence ses décisions, tout en gardant sa ligne tracée qu'il fait ainsi implicitement approuver par chacun. Bien sûr, rien ne lui interdit pour autant, si le conseil

lui semble pertinent, de le suivre. Le chef doit beaucoup travailler pour faire à la fois réussir ses projets politiques profonds et les critères objectifs sur lesquels il est jugé (bénéfices de l'entreprise, gain d'un marché, etc.) par ceux qui l'ont investi. Cela est d'autant plus important que c'est la puissance (principalement financière) du groupe pour lequel il travaille qui sera le moteur de ses fins.

Une démocratie idéale ne peut- être que mondiale : notre chef doit donc étendre spatialement son pouvoir

Ainsi, si vous voulez, non seulement faire vivre la démocratie en étant chef communautaire, mais la développer ; si vous voulez instruire l'humanité pour qu'elle continue à exister, devenez chef que ce soit dans un cadre civique ou entrepreneurial pour ensuite, poursuivant ce *Cursus honorum* contemporain, devenir un chef suprême.

Le chef suprême

Celui-ci détient, en plus du droit de commander sur d'autres, le pouvoir (qu'il peut déléguer) de faire les lois. C'est à lui de décider des orientations de l'État. En France, ce pouvoir revient au Président de la République. Pourtant, ce n'est ni lui qui vote les lois, ni lui qui a l'exclusivité du pouvoir de proposition, qu'il partage avec le gouvernement et le parlement. Mais pourquoi parler de chef suprême dans une démocratie ? On peut très bien voir un monarque absolu ou un dictateur comme tel, mais moins le chef d'un gouvernement démocratique. Pourtant, on peut aussi constater l'importance, voire la nécessité, du chef de gouvernement - président, premier ministre, chancelier selon les constitutions - pour la vie politique, même dans l'action démocratique. L'élection de celui-ci, qu'elle soit directe ou indirecte, symbolise la délégation de puissance du peuple à celui-ci.

Dans un État complètement démocratique, il n'y aurait nul besoin de chef suprême, mais uniquement de législateurs et d'une administration pour exécuter les lois et il n'y aurait besoin de juges (qui seraient plus des arbitres)

La philosophie et les mathématiques doivent jouer un rôle prépondérant dans l'éducation

uniquement pour régler quelques rares contentieux. Mais hélas, nous n'y sommes pas encore et avons donc besoin d'un chef suprême pour y parvenir.

Pour devenir chef suprême dans un État démocratique, il faut mener campagne pour être élu. Les stratégies de campagne dépendent des mœurs de la nation dans laquelle on candidate (indépendamment même des calculs purement électoraux pour connaître quels sont les *swing states*): on demandera par exemple beaucoup plus de modestie au candidat français qu'au candidat américain. Pour pouvoir être investi au sein d'un grand parti, on jouera à la fois le jeu des primaires et celui des sympathies personnelles comme dans les entreprises. On pourra sinon, comme notre président, créer son propre parti.

Dans une dictature au contraire, on cherchera ou bien à se rapprocher du souverain actuel afin d'être de manière très prochaine son successeur ou bien à faire un coup d'État ou une révolution. Un coup d'état bien préparé vaut mieux pour prendre le pouvoir qu'une Révolution, qui risque de dégénérer - mais rien n'empêchera d'appeler ce coup d'état révolution à des fins de légitimation. Celui-là sera devra être très minutieusement préparé. Il nécessite quelques hommes surs, très proches et endoctrinés pour prendre les points stratégiques. Il faudra également préparer une alliance avec des militaires et administrateurs opportunistes.

Comment rester chef tout en favorisant l'accès à la démocratie ? Il devra tout d'abord suivre les conseils de Machiavel : prendre une

décision (qu'elle s'avère bonne ou mauvaise) plutôt que de ne pas en prendre et paraître s'y tenir (en la rectifiant si nécessaire, mais sans paraître l'annuler); et ne permettre à personne de le critiquer intempestivement mais demander souvent conseil en obligeant ses conseillers à lui dire toute la vérité sur ce qu'ils pensent de son action et sur ce qu'il faudrait faire. Pour tenter de parvenir à une démocratie totale, notre chef doit étendre spatialement son pouvoir, si possible à toute la planète ; il doit également organiser des élections au suffrage universel qui pourront, selon l'état d'éducation du peuple avoir plus ou moins d'importance dans les décisions qui seront prises ; il faut qu'il agisse plus comme le chef d'une immense administration que comme un idéologue (bien qu'il puisse utiliser une idéologie à des fins de popularité, mais elle doit se limiter au discours destiné à ceux qui ne savent pas encore user de toute leur raison et n'influencer aucunement les actes); mais surtout notre chef donnera à toute la population une éducation gratuite, laïque et obligatoire dès le plus jeune âge et sur un temps long, dont le but premier sera d'apprendre à penser par soi-même en se limitant à l'usage de la raison : les mathématiques et la philosophie doivent donc y jouer un rôle prépondérant : c'est par la seule éducation que nous pouvons parvenir à une démocratie.

Peut-il exister un maître du monde ? Si nous en avons un, nous serions alors dans un régime totalitaire. Cela signifierait qu'une seule personne pourrait contrôler, *via* un nombre d'exécutants eux aussi

soumis, des milliards d'individus, ce qui serait techniquement difficilement envisageable. Mais surtout, cet homme s'exclurait de la totalité, ne serait contrôlé par personne (le principe d'inertie politique n'existant plus dans ce type de régime) et serait donc en chute libre permanente. Il ne peut donc exister de maître du monde humain : le seul maître du monde envisageable serait un ordinateur.

Le seul maître du monde possible serait un ordinateur

Nous nous rendons compte à travers cette sommaire étude du chef de l'importance de celui-ci pour la démocratie, à condition de reconnaître à chacun le droit de l'être. L'ambition, les désirs de savoir et de commander, loin d'être des pêchés, sont des qualités qui permettent de devenir et de le rester chef, ce qui revient à mener une bonne politique : émancipatrice et durable - les tyrans qui restent des dizaines d'années au pouvoir sont loin de posséder une des caractéristiques premières du chef : l'indépendance. Mais le meilleur moyen de vérifier qu'on ne devient pas un mauvais chef est d'énoncer publiquement ses principes d'action et de s'y conformer. Quel que soit votre niveau de pouvoir, devenez chefs pour pouvoir dire comme tout être raisonnable : « C'est moi le chef ! » ■

Constantin Vaillant-Tenzer

Critique de l'Européocentrisme

Automne 2010 : un véritable tollé soulevé par l'opinion publique ralliée par les pamphlétaires : à l'origine, l'innocente suggestion d'inclure au programme d'histoire des classes de 5^{ème} un demi-chapitre consacré à l'empire du Monomotapa. Bien sûr, si l'histoire n'échappe pas à cette *globalization* accrue qui semble devoir bouleverser irrémédiablement le monde et la conception que l'on s'en fait - et, de toute évidence, l'histoire des sociétés africaines se trouve aujourd'hui l'objet de recherches et d'enseignements universitaires ; la persistance de certaines réactions, la répugnance à céder un détail de la dentelle de Marie-Antoinette à l'étude d'un pan entier de l'histoire mondiale, montrent que la bataille pour l'histoire globale est loin d'être totalement remportée. On gagnerait pourtant à s'extirper de cette caverne de Platon, et rien ne fait plus grincer des dents que cette expression d'un européocentrisme aussi illégitime que revendiqué - parole d'un professeur de musique à qui on avait refusé l'agrégation, parce que lui-même refusait d'enseigner, à côté de Mozart et d'Haydn, la musique africaine : « C'est absurde. Mon rôle, c'est de constituer une culture musicale aux élèves. Ce n'est pas que j'aie quoi que ce soit contre la musique africaine (*grimace aisément interprétable*) mais enfin, tout de même... » ...

Un européocentrisme encore plus regrettable lorsque

l'on considère que, non content de priver d'un élargissement culturel qui semble être pilier d'un bien vivre-ensemble souvent bafoué, il se construit en opposition avec ce qui constitue pourtant une réalité : les civilisations se sont faites d'apports multiples et d'influences réciproques. Ainsi, le programme d'histoire du collège et du secondaire ignore superbement l'Empire du Milieu et survole la civilisation arabo-musulmane (un chapitre en classe de 5^{ème}, pas de quoi rendre compte de l'influence considérable de cette puissance sur la Renaissance occidentale).



Il semblerait que tout ait commencé en Mésopotamie, au IV^{ème} siècle avant J-C. Des cités-états fortifiées sortent de terre dans la région très agricole du Croissant fertile. Ur, Uruk, Lagash, Nippur, ceintes de leurs murailles et de leurs champs (selon ce schéma de centre urbain entouré de sa campagne que suivront plus tard les cités-

états grecques), unifiées culturellement mais politiquement indépendantes, sont le terreau d'avancées majeures. L'agriculture rend indispensable l'élaboration d'un système complexe de canaux et d'irrigation, l'écriture et le calcul naissent grâce au développement de l'administration, les astronomes mésopotamiens, à qui l'on doit notre calendrier et système sexagésimal, calculent déjà la trajectoire de Jupiter, et on a retrouvé trace, sur une tablette datée de 1800 av. J-C, de l'énoncé du théorème de Pythagore, dont l'existence supposée - et sujette à controverses - remonte au VI^{ème} siècle av. J-C, soit plus d'un millénaire après l'âge d'or mésopotamien. Le déclin de cette civilisation suite aux conquêtes perses alimentera les Égyptiens, Phéniciens et Grecs, qui y trouveront les racines de leurs propres innovations.

On oublie aussi souvent ce que l'on doit au géant chinois, aujourd'hui puissance en pleine modernisation et descendant direct de l'Empire du Milieu. La boussole tout d'abord, utilisée dès le II^{ème} siècle av. J-C avant de devenir outil de la navigation vers 960 ; transmise *via* les arabes aux marchands italiens, elle fut la condition *sine qua non* des expéditions d'un Colomb ou d'un Magellan. Le papier, moins cher et plus souple que le parchemin, se répand en Occident au XIV^{ème} siècle et permet le développement de l'imprimerie, technique elle aussi maîtrisée par les chinois

dès le VIII^{ème} siècle (on imprimait à grande échelle papier monnaie et textes agricoles) ; et seule la complexité de l'alphabet chinois en a retardé la généralisation au XIX^{ème} siècle.

Enfin, si Jean-François Dortier, sociologue et fondateur du magazine *Sciences humaines*, évoque l'apport de la civilisation arabo-musulmane sous les termes de « dette immense des Occidentaux », c'est que les arabes, non contents de traduire les ouvrages des territoires passés sous leur domination (la Maison de la Sagesse à Bagdad, née sous l'impulsion du calife Al-Mamûn, devient une véritable ruche où essaiment des savants avides de se saisir de Platon et d'Aristote), sont à l'origine d'avancées scientifiques majeures. Al-Khwârizmi avec son traité sur les équations à plusieurs inconnues initie de nouveaux procédés de calcul (le mot français « algorithme » dérive d'ailleurs du nom du mathématicien) ; la géométrie, la trigonométrie et l'algèbre (de l'arabe *al-gebir*, réduction) connaissent un nouvel essor. Le *Traité d'optique* d'Ibn Al-Haytham inaugure la démarche scientifique expérimentale. Les arabes établissent, dans le domaine de l'astronomie, les premiers observatoires permanents ; leur étude des propriétés des métaux, réactions, minéraux (*le Secret des secrets*, rédigé au X^{ème} siècle, recense de nombreuses opérations chimiques et devient un best-seller en Europe) en font les précurseurs de la chimie moderne. Figure incontournable de la médecine, Avicenne offre déjà au XI^{ème} siècle une

minutieuse analyse de pathologies aussi complexes que la méningite, la pleurésie et l'apoplexie.

Les arabes sont les précurseurs de la chimie moderne

La liste des redevances de l'Occident aux civilisations « non-européennes » est encore longue ; et ces trois exemples – civilisations mésopotamienne, chinoise, arabo-musulmane – corroborent cette idée selon laquelle l'hégémonie européenne tire source d'apports extérieurs. Il en reste que 1492, date de découverte des Amériques, retenue comme justification de l'eurocentrisme en cela qu'elle marque le début de cette hégémonie – domination des européens sur le reste du monde –, aurait très bien pu ne pas être, débouchant ainsi sur une mondialisation différente – en l'occurrence, non pas européenne, mais ottomane ou chinoise.

La première tentative de conquête mondiale est de fait ottomane ; au début du XV^{ème} siècle, Tamerlan, grand général turc, entreprend de conquérir une grande partie de l'Asie ; il meurt aux portes de la Chine après avoir soumis l'Inde en 1405. Dès lors, l'Empire ottoman se désagrège et s'affaiblit progressivement jusqu'au XIX^{ème} siècle (perte de commerce avec l'Europe dès 1492) et la Première Guerre mondiale achève sa destruction.

La tentative de domination chinoise se solde également par un échec. Zheng He, amiral chinois musulman du début du XV^{ème} siècle, est chargé d'expédition dans l'Océan Indien. L'efficacité des bateaux chinois, plus puissants et performants que les caravelles portugaises, conjuguée à l'avancement des techniques de navigation et d'instrumentation chinoises, auraient pu aboutir à une rapide domination de l'Océan Indien, et potentiellement des Amériques ; mais Zheng He est rappelé par l'Empereur à la défense de l'Empire du Milieu, menacé par les ottomans. Cette mondialisation ratée a laissé sa trace dans les esprits ; et si la cérémonie d'ouverture des JO de Pékin (2008) met en scène les bateaux du célèbre navigateur, c'est en partie pour signifier que cette mondialisation ratée, qui reste cependant motif de fierté chinoise, est en passe de se concrétiser aujourd'hui, alors que la Chine menace de devenir la superpuissance mondiale, détrônant ainsi les États-Unis.

Il serait temps de remettre en question l'idée selon laquelle l'Europe constituerait le nombril du monde, *a fortiori* dans un tel contexte de mondialisation, et de considérer que les civilisations se comportent comme des organismes vivants ; elles naissent, se développent, et leur mort sert de terreau aux civilisations à venir qui, fermement enracinées dans ce sol fertile d'innovations, de découvertes et d'idées, en tirent la sève nécessaire à leur efflorescence. ■

Comment savoir ce qu'il faut faire ?

Sujet du concours général de philosophie de cette année des S et ES

« Que faire ? » Trop tard... voilà que la possibilité même d'agir s'est déjà échappée. À cet instant précis, dans l'action, le *Kairos*, n'étais-je pas pourtant en train de penser à mon acte ? De me concentrer sur ce « faire », ou, plutôt sur l'*idée* de « faire », ce qui est bien différent. Et par conséquent je ne pouvais me résoudre à agir.

Étrange... Alors même que, dans mon incapacité à faire, je ne peux m'engager dans mon acte, j'invente l'idée d'un savoir : celui de savoir ce qu'il faut faire, de savoir comment me délivrer de l'imprévisible, de savoir ce que cet « il » impersonnel et fatal me dit de faire pour assumer pleinement ce que je suis dans un acte. Et pourtant, dans cette situation où je cherche désespérément ce qu'il faut faire, je sacrifie ce « faire » ... qui s'échappe dans le temps. Car il semble bien que ce savoir soit un nouveau faire ! qu'il ruine mon acte en se substituant, en quelque sorte, à lui !

Comment, alors, savoir ce qu'il faut faire à cet instant, puisque le savoir, précisément, nous empêcherait de l'exprimer en acte ? Comment donner une réponse à cette question *qui découle vraisemblablement d'un problème qu'elle tente de résoudre* ? Entendons-nous bien sur ceci : cette question - comment savoir ce qu'il faut faire - n'apparaît qu'au moment où nous cessons d'agir pour inventer une représentation abstraite de ce faire. Elle est créée par cette situation problématique dans nos actions

les plus simples et tente de sauver cette situation tant bien que mal. C'est donc qu'elle ne peut préexister au problème. Dès lors, ne faudrait-il pas cesser de répondre à la question pour pouvoir y répondre ? Car y répondre, ce serait résoudre le problème, et donc ne donner plus aucun sens à la question elle-même, puisqu'elle en découle ! Cela signifie-t-il alors que nous ne pourrions jamais *savoir ce qu'il faut faire* ?

Réciproquement, lorsque je cherche à savoir *ce qu'il faut faire*, je dois sacrifier le *comment*. Car *ce qu'il faut faire* est précisément la forme la plus évoluée de les toutes choses à faire, et seule son essence importe : c'est ce qui est, sans doute, la meilleure chose à faire. Voilà donc le paradoxe qui se révèle à nous, cette spirale infernale : plus nous cherchons *comment* savoir ce qu'il faut faire, moins ce *comment* importe. Petit à petit semble triompher dans la pensée l'idée de savoir (et non pas celle de comment savoir) ce qui est bon, ce qui est mieux : ce qu'il faut faire. Oh, que nous aimerions ôter ce petit mot « comment » ... Et c'est justement à cet instant que se précise, que s'affirme cette *impossible* question de la manière avec plus d'ardeur ! C'est seulement maintenant que l'on ressent vraiment le problème que pose la question : comment savoir ce qu'il faut faire, alors que toute tentative de réponse échoue ; ne fait, qu'éventuellement, répondre à la question socratique et essentialiste : Qu'est ce qu'il faut faire ?

« Qu'est ce qu'il faut faire », c'est là l'entreprise de plusieurs siècles d'une philosophie du jugement, de l'essence et de la morale : « Faire passer l'essence à l'acte, c'est là la tâche de la morale » nous dit Deleuze (*Cours sur Spinoza*, 2) Mais cette essence est très loin de notre propos et cette philosophie de « jugement » n'a rien à faire ici. Nous nous devons de répondre au cri de détresse du *comment*, celui de la manière : toute la question est bien plutôt de savoir quel sens donner à ce « comment » pour qu'il fasse écho à l'acte... Tous ceux qui verront alors dans cette question un enjeu moral se trompent : elle ne comporte qu'un immense cri existentiel. Et à ce cri ne peut répondre qu'un cri : celui du cœur et du corps. Que de difficultés allons-nous rencontrer pour faire parler le corps face à cette question ! *Comment le faire ?* se demande-t-on alors. Mais en se posant cette question nous nous crispions et nous nous refermons un peu plus sur nos idées abstraites. Nous condamnons paradoxalement notre action à une certaine faiblesse...

La réponse est sans doute bien plus proche de nous qu'on ne le croit, trop intuitive peut-être. Il nous faudra donc faire un immense effort contre notre entendement : il nous faudra d'abord haïr la philosophie de tout notre être avant de pouvoir commencer à en faire. ■

Théo Daudon

Stephen Hawking

Le 14 mars dernier, il nous quittait à l'âge de 76 ans. Diagnostiqué à 21 ans de la maladie de Charcot (SLA), Stephen Hawking ne devait vivre que trois ans ; il a dit lui-même que tout ce qu'il a vécu depuis était en bonus. Et depuis plus d'un mois, la science est en deuil.

Mathématicien et Physicien brillant, c'est au domaine de l'Astrophysique que Stephen Hawking a dévoué son talent. Il était professeur à Cambridge (Université où il a passé son doctorat en 1966 - vous pouvez aller feuilleter sa thèse sur le site de l'Université :

<https://www.repository.cam.ac.uk/handle/1810/251038>).

Il s'est principalement concentré sur la recherche de l'unification de la mécanique quantique et de la relativité générale (cette grande unification s'appelle la Théorie du Tout et est un des plus grands défis des scientifiques), animé d'un désir de connaître l'Univers dans son intégralité. Cette théorie permettrait d'expliquer la création, le fonctionnement ainsi que l'avenir de l'Univers.

Il est reconnu par la science pour ses nombreuses théories et recherches : il démontre que la théorie de la relativité générale implique que l'espace et le temps ont eu un commencement (Big Bang) et une fin (trous noirs) ; il émet l'hypothèse que les trous noirs ne sont pas noirs, mais qu'ils émettent des rayonnements- indétectables car

trop faibles - appelés rayonnements Hawking ; et il a prouvé des théorèmes traitant des conditions de l'existence de singularités dans l'espace-temps (une singularité est le « centre » d'un trou noir).

Il est d'autant plus apprécié par le public grâce à son livre de vulgarisation scientifique *A brief history of time* (1988) - je vous conseille de le lire si ce n'est pas déjà fait !



Sa contribution à la science ainsi que son handicap physique ont fait de lui une personne emblématique. Il a consacré sa vie à décrypter les mystères de l'Univers malgré son handicap (pour ceux qui ne le savent pas, la Sclérose Latérale Amyotrophique est une maladie qui engendrent une paralysie progressive et totale du corps). C'est sa femme Jane Wild – avec qui il a été marié pendant 30 ans- qui s'occupa de lui pendant de nombreuses années. Ils ont eu

trois enfants : Lucy, Robert et Tim. Il fut difficile pour Jane de s'occuper de ses enfants et de son mari, elle le raconte dans un livre *Travelling to Infinity, My Life with Stephen* (2007).

Un film a été réalisé par la suite en 2014, *The Theory of Everything*. Un magnifique film approuvé par Stephen Hawking et Jane Wild - ce film est une pure merveille, allez le voir !

Stephen Hawking était une source d'inspiration pour tous, pour son combat contre la SLA, pour sa volonté et son travail en cosmologie, mais aussi pour son humour. Il disait en 2006 dans une Interview « L'inconvénient de ma popularité est que je ne peux aller nulle part au monde sans que l'on me reconnaisse. Il ne m'est pas suffisant de porter les lunettes de Soleil et une perruque, le fauteuil roulant me trahit! ».

J'ai tenu tout particulièrement à rédiger cet article car j'admire Stephen Hawking, qui est pour moi un modèle. C'est notamment grâce à lui que je me suis intéressée à la physique. Son décès a suscité un hommage mondial de la part de la communauté scientifique.

J'aimerais le terminer en citant une phrase qu'il a prononcée, lui qui a vécu 56 années de plus qu'il n'aurait dû :

« Peu importe comment la vie semble difficile, il y a toujours quelque chose que vous pouvez faire et réussir. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». ■

La dernière séance ?

C' est comme une lumière qui s'éteint, un refuge qui disparaît et nous laisse seuls face au *heavy blues* du dimanche soir ou à une après-midi d'ennui.

La Clef a projeté ce dimanche 15 avril son dernier film.

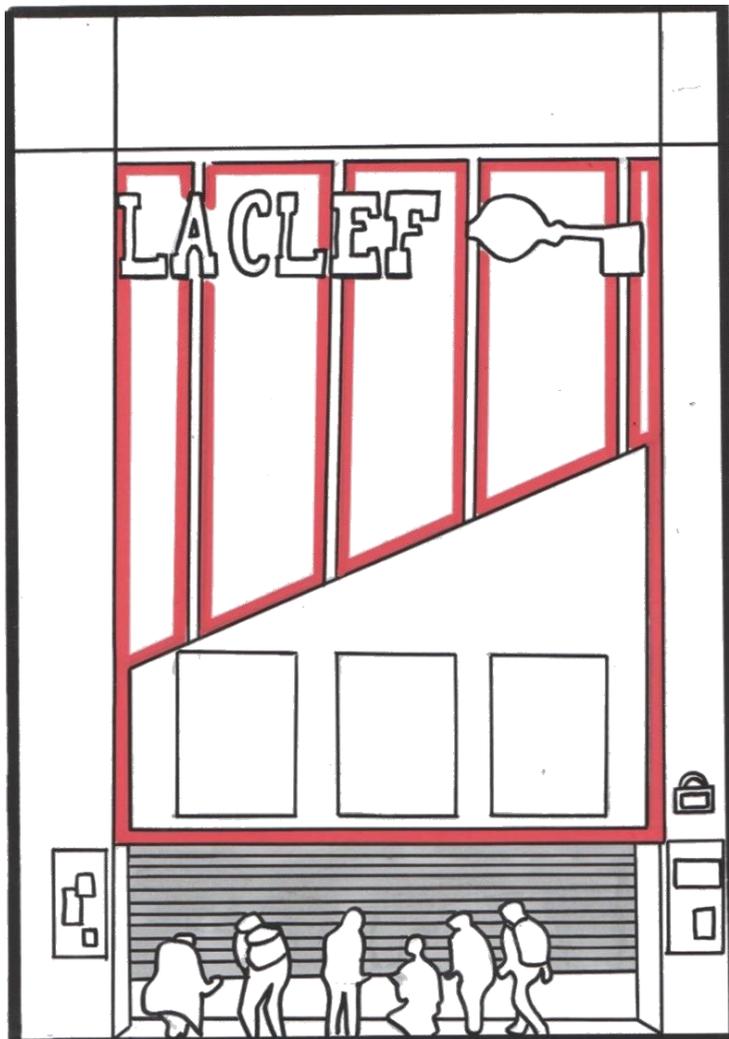
Ce petit cinéma indépendant situé à l'angle de la rue de la Clef et de la rue Daubenton dans le 5^{ème} arrondissement a été inauguré en septembre 1969. Fréquenté par une population étudiante, il diffusait des films politiquement engagés, jusqu'à sa vente au Comité exécutif de la Caisse d'Épargne en 1981 qui le transforme en centre culturel privé.

Depuis quelques années, la gestion des deux salles était confiée à une équipe de passionnés souhaitant racheter les locaux. Suite à l'échec des négociations avec le propriétaire des murs, l'établissement s'est vu dans l'obligation de fermer, en dépit des mobilisations mises en œuvre pour sa sauvegarde (pétition, engagement d'élus).

réseaux de distribution entraîne un appauvrissement culturel ; en effet, La Clef, comme tous les autres cinémas indépendants, offre « la possibilité de découvrir des cinématographies peu diffusées à travers des films du monde entier ». De plus, ce sont ces petites structures qui donnent l'opportunité de rencontres et de dialogue entre des réalisateurs, des acteurs et le public.

lutte commune. Malgré l'amertume causée par notre impuissance face à cette fermeture si proche, nous étions tous ensemble, sourire sur les visages, espoir.

La culture naît de ça, elle se faufile, s'infiltré partout où l'on veut bien faire l'effort de la mener. Ne nous arrêtons jamais d'écrire, de photographier, de filmer.



La disparition progressive des petites salles face aux multiplexes entraîne un appauvrissement culturel

Le drame, c'est qu'il reste aujourd'hui moins d'une quarantaine de cinémas d'art et d'essai à Paris. La disparition progressive de ces petites salles face aux multiplexes et aux gros

Il y avait beaucoup de monde à la dernière projection : des gens de tous les âges, familiers du lieu ou nouveaux venus, rassemblés dans ce lieu d'échange d'idées autour d'une

Envahissons les salles de cinéma d'art et d'essai, pour qu'il n'y ait jamais plus de dernière séance. ■

Lou Geyer

LE CHAOS ET LE SILENCE

Documentaire de 51 min sur la guerre civile et la crise humanitaire qui frappe le Yémen, disponible sur la chaîne YouTube arte7.

« Pour moi, le monde ne vaut rien. C'est comme si on ne faisait pas partie de ce monde. » Des phrases du genre, ce documentaire d'ARTE sur la guerre au Yémen en contient plusieurs. À chaque fois, des remarques des civils interviewés, que cela soit d'un côté ou de l'autre du front qui coupe le pays en deux, convient la même impression de désespoir ; la même fatalité. D'un autre habitant qui se réfère aux frappes aériennes : « Ils ont frappé tous les édifices du Yémen. Un peuple faible, un peuple pauvre, qu'est-ce qu'on peut faire ? ». Le Yémen est habituellement interdit d'accès aux journalistes (car trop dangereux), mais le réalisateur du documentaire a réussi à accompagner le président du Comité international de la Croix-Rouge, Peter Maurer, dans sa traversée du Yémen. Une traversée qui commence au Sud-Est du pays, repère des forces loyales au président chassé du pouvoir par un coup d'état en 2013 ; et qui se termine au Nord, à Sanaa, l'ancienne capitale du Yémen occupée depuis le coup d'état par les « Houtis » : des

chiites soutenus par l'Iran et alliés à Ali Ben Saleh, l'ancien dictateur renversé lors du printemps arabe.

Mais, plus que de montrer un pays coupé en deux par une guerre civile, le documentaire pointe l'enlisement du conflit. « La guerre était déjà sans merci, elle paraît maintenant sans issue », affirme la voix-off : des forces en présence, aucune ne possède l'avantage. Et même si un camp en venait à reconquérir le pays, la paix serait loin d'être gagnée : les coalitions sont formées de groupes *a priori* incompatibles, unis dans une haine commune de l'ennemi. Par exemple, des membres d'Al-Qaïda, de l'État islamique, et de milices locales combattent aux côtés des forces loyalistes, elles-mêmes soutenues par l'Arabie Saoudite, qui souhaite éviter une trop grande influence de l'Iran dans la région. Et il y a fort à parier que ces coalitions hétéroclites se déchireraient entre elles dès l'ennemi commun repoussé.

Enfin, le documentaire insiste sur la catastrophe humanitaire au Yémen, avec des images, entre autres, de l'ancienne capitale culturelle du

pays, Taenz, croulant sous les déchets, ou d'immeubles réduits à leurs squelettes par des bombardements. En effet, bien que le conflit se déroule dans une relative indifférence médiatique, le Yémen abrite « la plus grave crise humanitaire que le monde connaît actuellement », selon l'ONU. La moitié des victimes du conflit sont des civils ; sur les 27M d'habitants du Yémen, 17M ont besoin d'aide alimentaire, 7M sont au bord de la famine, et 500 000 sont malades du choléra. Les civils sont tellement traumatisés par la guerre qu'un malade du choléra, interviewé de son lit d'hôpital, confie penser l'avoir attrapé en respirant la poussière d'une explosion. Une infirmière, questionnée sur ce patient, hausse les épaules, avant de parler du manque de médicaments, et de dire, un sourire gêné dans la voix, « nous sommes seuls ».

Après avoir vu ce documentaire, on comprendra mieux cette affirmation. Pour reprendre les mots d'un civil, « au Yémen, il n'y a pas de gouvernement, que des groupes militaires ou tribaux ».

Un documentaire important. ■

Juliette Anna



Enfant jouant avec un pneu, et autres civils, dans le quartier résidentiel de Faj Attan à Sanaa, bombardé en 2015 par l'Arabie Saoudite et jamais reconstruit.

Résumé de la première partie : La scène se passe en hiver, dans les Alpes. Sana est une jeune fille arrivée en France du Yémen à sept ans. Devenue actrice, elle a fui Paris et ses responsabilités pour tomber sur le bord d'un chemin, alors qu'elle randonnait seule. Karim est son ex copain, la « putain d'affiche », l'affiche de son dernier film, où elle apparaît ultra-sexualisée.

J'aimerais me relever mais j'ai des fourmis dans les pieds. Quand je cogne mon pied par terre, j'ai l'impression qu'il rebondit, qu'il vibre. Il est devenu comme ces lignes électrifiées qui gardent les vaches à la campagne et qu'on a intérêt à laisser tranquilles.

Merde. Je ne peux pas me relever et il doit me rester deux heures de lumière du jour. Je suis énervée contre moi-même cette fois ci. C'est la première fois depuis des jours que je ne pense plus à la putain d'affiche, à Karim, Pierre Chastochen ou à la vidéo : je suis juste énervée contre moi-même. Comment j'en suis arrivée à ce niveau de laisser-aller ?

Je dois vivre, ne serait-ce que pour dépenser mon argent ! Pour partir en croisières, dormir dans des hôtels hors de prix où personne ne me connaît ; passer mes journées les yeux fermés dans le sable ! Moi, né dans le vide d'un pays en crise, je ne peux pas me laisser mourir un compte en banque rempli !

Mais non, là je ne peux pas me relever - alors que suis à cinq heures de marche du chalet de mon oncle et ma tante, dont j'ai la clé. Je parie même que j'ai laissé le chauffage allumé là-bas. Je suis à quelques vingtaines de kilomètres de la civilisation, de la chaleur, sur un sentier balisé, c'est risible. Je veux me relever, je dois me relever. Putain de pieds de merde, de manque d'énergie de merde, j'ai froid, et je ne sens plus mes jambes, du tout ... ah. Je veux hurler, je suis coincée. J'attends comme ça vingt minutes. Rien ne se passe. J'ai peur de m'évanouir.

Me revient alors en mémoire une histoire que Karim m'avait racontée. Il était allé danser avec quelques potes footballeurs. L'un d'entre eux avait emmené son ami d'enfance, Thomas. Au bout de quelques heures, ce dernier ne les avait plus trouvés (ils étaient au deuxième étage, le patron gérant une boîte de nuit au premier, et un réseau de prostitution VIP au deuxième...). Alors Thomas était sorti de la boîte de nuit pour voir s'il les trouvait dehors. Quand il avait vu que la limousine était encore garée dans le parking, il avait voulu retourner en boîte. Mais il avait perdu son ticket. Il était donc allé attendre que ses potes sortent, adossé à un arbre en contrebas, et il s'était endormi. En sortant de la boîte, la bande n'avait pas remarqué son absence. Karim m'a dit que Thomas avait été retrouvé deux jours plus tard, mort gelé.

C'est pour ça que j'ai peur de m'évanouir.

Au bout d'un moment, je pense à l'ironie de la chose : mourir dans la neige pour une fille du désert. Je me mets à rire. Au début je halète, parce que je n'ai pas de voix : le froid me l'a prise. Puis je tousse pour libérer mes cordes vocales. Au bout de quelques minutes, j'ai retrouvé ma voix. Je ris de plus en plus fort. Mon torse en tremble.

Comme je riais aussi fort, je n'ai pas entendu les bruits de pas. Mais je vois un homme penché au-dessus de moi. Je ne suis pas sûre mais je crois qu'il m'a prise dans ses bras. Ou peut-être que je suis évanouie, que je rêve, qu'il n'y a jamais eu ni homme, ni bras.

meute-----

Je vois du bleu. J'ai la tête face à du bleu. Je suis nue. Je crois que je tremble. Ou alors, la salle bouge.

Ah, précision : le bleu me reflète. Je vois mon corps déformé dans le bleu. Ah ! Ce n'est pas un bleu mais des bleus : ce sont de nombreux carrés bleus qui forment le bleu qui me fait face. Ces petits bleus sont séparés par des bandes blanches. Des carreaux ? Je sais que je ne suis pas au paradis puisque je ne suis pas croyante. Alors je dois être dans un coin de ma tête. Peut-être que je tripe. Je vois un objet en métal. Ma tête tombe dessus. Aie. J'ai les yeux fermés. Je ne vois plus rien.

- Mais qu'est-ce qu'elle fout ?

On plaque mon torse qui a chuté contre l'objet gris et brillant, peut-être un robinet ou une poignée de porte, contre un – un mur ? Je garde les yeux fermés, c'est dingue comme ça repose. On vient de verser de l'eau là où je suis – de l'eau bouillante. Ça transforme mes tremblements en spasmes. Ah ! Je suis dans un bain !

J'ouvre les yeux. D'un coup. J'ai très chaud, je sue. Je suis assise à une table. Sous des couvertures et des habits. En face de moi, une chaise.

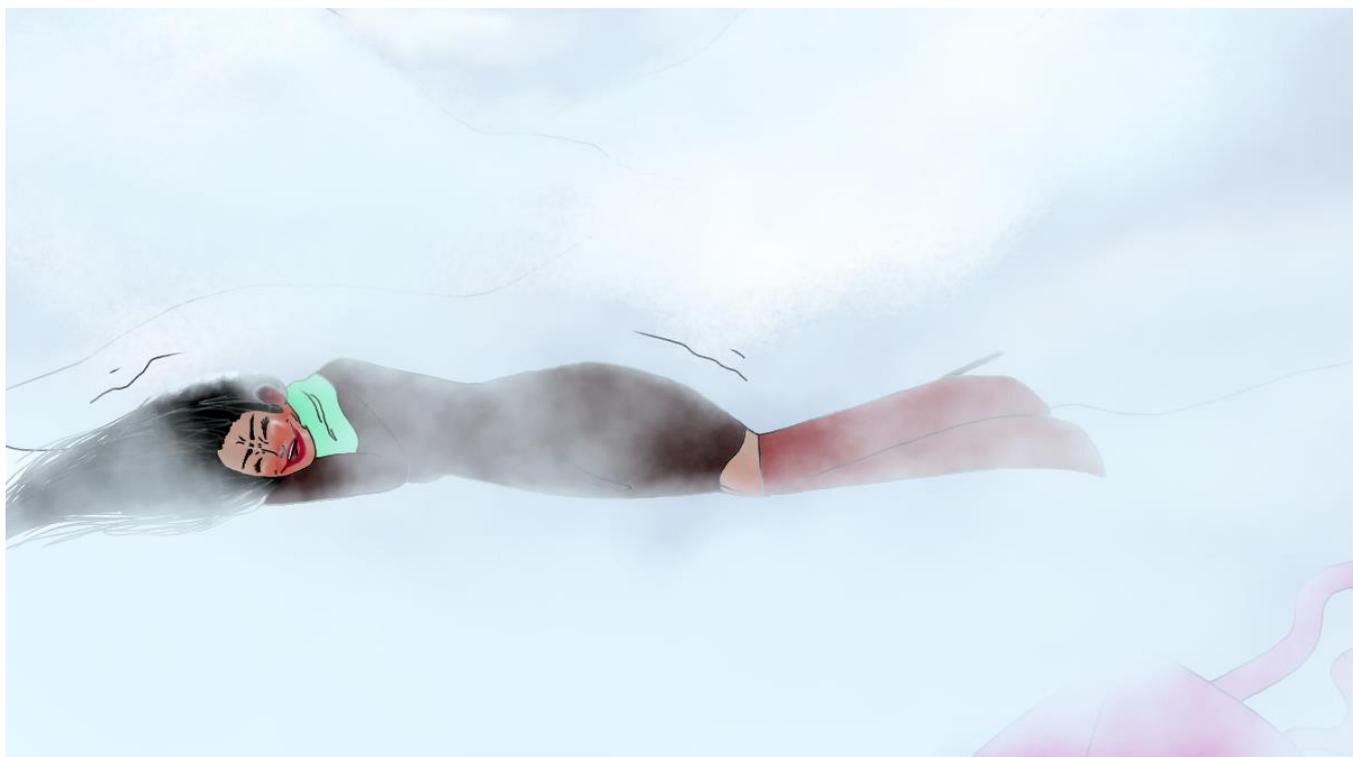
-Ah, beh vous êtes réveillée.

Un homme s'installe en face de moi. Il me semble que c'est le même qui m'a portée hier. Peut-être que c'est lui aussi qui m'a fait prendre un bain.

-Dans deux minutes, je vous renquiquine.

Il a un visage génial, strié de rides, des cheveux blancs, des yeux noirs très vivants, une bouche qui semble élastique. C'est son visage qui me dit que je peux lui faire confiance.

-Et voilà, le Volcan est prêt ! ●●●



« Je me mets à rire. Au début je halète, parce que je n'ai pas de voix : le froid me l'a prise. Puis je tousse pour libérer mes cordes vocales. Au bout de quelques minutes, j'ai retrouvé ma voix. Je ris de plus en plus fort. »

●●● Il se lève. Il est fin, musclé, se déplace vite. Il pose un bol marron, qui semble fait de glaise, devant moi. Le bol fume. À l'intérieur, un liquide jaune ; au milieu, un œuf.

-Je ne sais quel diable vous a pris de partir marcher par moins quinze degrés jusqu'au pré de Madame Carl, seule, avec des vêtements ridicules, sans téléphone et sans raquettes, non mais vraiment, sans raquettes, c'est fou, en tout cas, vous me buvez ça ! Et ce diable-là sera maté.

Je regarde autour de moi. Des livres, des photos de chamois et d'oiseaux.

Les murs en bois sont percés de petites fenêtres. Leurs verres semblent bleuis. La lumière grise de la montagne flotte dans la salle. J'ai l'impression d'être dans un aquarium. Je me demande si des stalactites pendent du toit, comme ils pendaient de notre chalet à Pelvoux. Après je les léchais, essayant de retrouver la sensation de brûlure que j'avais avec le piment du bled.

-Ce mélange, c'est ma spécialité. Il y a dix ans, une avalanche s'est déclarée juste sur ce flanc-ci, entre Pelvoux et Ailefroide.

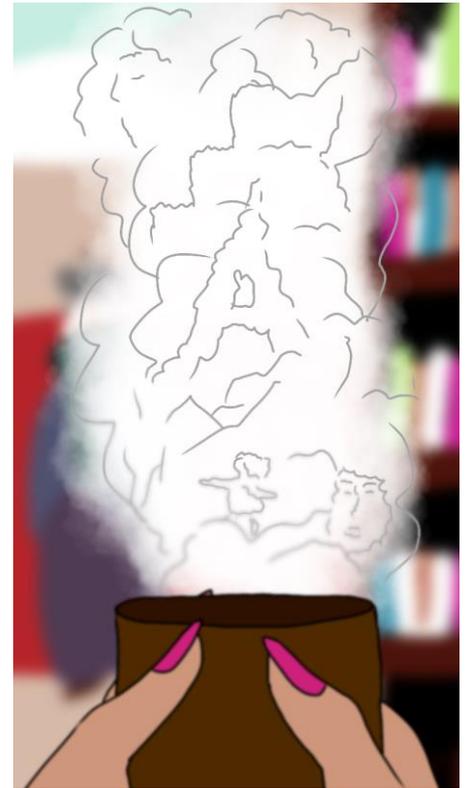
Cela me calme qu'il fasse la conversation. Pour l'instant, je renifle le liquide jaune. Cela sent fort, peut-être la tempête, mais aussi la douceur de l'enfance: rhum et vanille, j'imagine. Et cet œuf au milieu, on ne comprend pas pourquoi, entouré de feuilles de menthe.

- J'ai aidé les secours à trouver les rescapés. Je les ai tous emmenés ici après – je les ai convaincus que c'était mieux qu'un trajet d'une heure dans un hélicoptère froid, vers l'hôpital de Briançon. Eh bien, je peux vous dire qu'à la seconde où ils avaient terminé leurs Volcans, c'étaient plus les mêmes.

J'en bois une gorgée, de son volcan. Au début j'ai envie de tout recracher. Il y a trop de rhum. Mais j'avale quand même et c'est une boule de chaleur. Ça réchauffe tout. Mon corps, mes pensées, mon sang.

-Ah, vous reprenez des couleurs ; vous voyez, je le savais.

Quand j'ai fini mon bol, il m'en porte un autre. Je le bois en regardant son visage. J'aime étudier les physiques des gens. On m'a tant sensibilisée à mon apparence (dire qu'une actrice joue est un abus de langage : une actrice pose) que je peux les classer en un seul coup d'œil.



« Et voilà, le volcan est prêt ! »

Par exemple, Karim a des yeux charmants de Marocain, avec des immenses pupilles et des paupières qui tombent un peu sur les côtés ; mais c'est son seul atout, du reste on trouve des échos sur de nombreux autres visages, lèvres fines et menton coupant... Par contre chez Inès, au premier regard, j'ai vu au-delà d'un visage, un chef-d'œuvre : quelque chose à l'aura mystérieuse, qui résiste à toute tentative d'analyse. On regarde Karim, et on se dit : il n'est pas mal. Ce sont les muscles et les yeux. On me regarde, et on se dit : ah, joli. C'est l'équilibre entre les fesses et les seins, et un visage bien proportionné. Quand on regarde Inès, on voit d'abord des yeux verts dans un visage doré. Après les yeux verts – d'un vert foncé que je n'ai jamais vu autre part - on voit la bouche : un pétale de rose, à première vue. Mais on se rapproche. On remarque sa force, sa courbure volontaire. On veut l'embrasser pour en percer le secret, s'approprier le chef-d'œuvre. Et je peux continuer ainsi : il en va de même pour chaque élément de son visage. La première fois que j'ai vu Inès, c'était en entrant au « Bar des vrais ». Je me demandais ce qu'elle foutait dans un bar aussi nul, dans un endroit de France aussi nul. Trappes est oubliée par le temps. Son béton coloré et troué de petits squares glauques a figé la ville dans les années quatre-vingts. Seule la mosquée est belle, à Trappes.

Au « Bar des vrais », j'ai commandé un chocolat chaud en attendant Karim. Je passe ma vie à l'attendre. Je ne peux m'en plaindre à personne, puisque nous ne sommes pas ensemble. Il fut un temps où nous l'étions. Puis j'en ai eu marre de ses infidélités, et surtout, de son arrogance : il aime bien faire comprendre aux autres qu'il n'a besoin de personne. Qu'il flotte au-dessus du monde ! Je ne sais pas pourquoi je suis toujours attirée par des hommes arrogants, peut-être parce qu'ils me montrent qu'il est possible de s'aimer sans limites et d'être heureux en dédaignant les autres. Donc que je n'ai pas à me sentir coupable d'avoir coupés les ponts avec ma famille.

Mais juste après avoir quitté Karim, je n'allais pas si mal. Puis, avec le temps, son absence a emporté toute ma joie, comme l'aurait fait du vent avec du sable. La journée, j'étais triste. Mais la nuit... il occupait mes rêves et je passais mes journées à essayer de recoller des bouts de mes rêves, pour prolonger l'illusion de sa présence. Un matin que j'avais rêvé qu'il était assis au bord de mon lit, mais que je ne pouvais tourner la tête pour le voir à cause d'un torticolis, je l'ai recontacté. Il m'a répondu un jour après. Il ne voulait pas qu'on forme un couple, mais voulait bien qu'on recommence à se voir de temps en temps. Le deal, c'était qu'on ne pouvait rien attendre de l'autre : ni fidélité, ni des trucs cons comme la ponctualité.

J'étais donc en train d'attendre Karim quand Inès est venue s'asseoir à mes côtés. Elle s'est présentée, a dit qu'elle me trouvait très bonne actrice (un autre abus de langage : mes films sont filmés pour que j'ai l'air bonne, mais c'est tout), puis la conversation s'est engagée. Elle m'a raconté un dilemme auquel elle était confrontée. En parlant, elle tripotait son voile, nerveuse.

« -Ça fait un an que je suis avec un gars. Notre relation ne va nulle part. On doit se voir en secret parce que mes parents ne veulent pas que j'aie un copain. Et c'est impossible : c'est un gars connu.

-Footballeur ou rappeur ? je lui ai demandé (ce sont les seuls métiers avec lesquels un Trappiste peut espérer devenir connu).

-Footballeur.

-Je compatis.

-Vous aussi ? Donc, comme on ne peut pas se voir en secret, et qu'on s'aime, il m'a demandée en mariage hier.

-Félicitations !

-Pas si vite. Parce que mon dilemme, c'est que si j'accepte, j'épouserai un gars pour qui l'infidélité c'est un art de vivre. Alors, même s'il m'a juré que pour lui, le mariage, c'était sacré, comment puis-je être sûre qu'il me sera fidèle ? »

J'avais peur de comprendre. Je posai mon verre, j'agrippai ma chaise d'une main et me mordis un ongle de l'autre.

-Vous allez bien ? Ne vous faites pas mal ! Simplement je me marie. Vous comprenez que je dois gérer ses ex-copines qui lui tournent encore autour ? Ça va aller ? Mais attention à votre doigt ! C'est pas vrai ! Me dites pas que vous ressentez quelque chose pour Karim ! Mais attention à votre vernis ; mais enfin Sanna, du calme !

J'avais envie de la frapper. Je sortis mon doigt de ma bouche, je pris mon manteau et le laissai tomber, je sentais mes sourcils se froncer et ma bouche s'étaler, mon visage se rassembler, ma gorge se bloquer, j'allais pleurer.

Elle se racla la gorge : « Vous comprenez, Sana ? On se marie. Karim, vous l'oubliez. Si Karim vous a donné rendez-vous ici, c'est pour que je vous dise ça. Allez, ça va aller. » Elle se leva, vint me passer un bras autour du cou, je le dégageai d'un coup d'épaule. Je sortis sans courir, juste en faisant des grands pas. Mon front dans ma main, mon dos courbé, mes bras autour de mon torse. Tout ce temps, j'avais cru que c'était moi qui allait l'épouser, une fois qu'il se serait calmé sur les fêtes, la vie de bohème. Le lendemain, la nouvelle avait fait le tour de la France – Karim Zied se fiance. ●●●



« Le lendemain, la nouvelle avait fait le tour de la France – Karim Zied se fiance »

••• Deux jours plus tard, j'étais à une projection de film et j'essayais de ne pas pleurer, quand, à la sortie, j'ai remarqué Karim et Inès. J'ai vu rouge. Je ne comprenais pas pourquoi ils étaient là. Voulaient-ils s'excuser, me demander d'être la marraine de leurs gosses ? Je ne savais pas quels mots mettre sur ma colère. Pour le grand public, j'étais juste cette fille vaguement sortie avec Karim il y a cinq ans. Pour le monde, ma colère n'avait pas lieu d'être. Alors je suis partie dans un réquisitoire contre la seule chose que Inès et Karim avaient choisi d'adopter, quand moi je l'avais rejetée : la foi. Bien sûr, quelqu'un a filmé ma perte de contrôle. Mais à ce moment-là, je n'avais plus qu'une envie : rejoindre les Alpes, notre chalet à Pelvoux, avec ses rideaux kitsch et son odeur de renfermé : rejoindre le silence.

L'homme au visage strié de rides plisse les yeux.

-À quoi pensez-vous ? Vous avez l'air triste. Que diriez-vous d'un troisième Volcan ?

Je hoche la tête. Je viens de remarquer quel nom de merde il a donné à son truc. « Volcan ». Je souris. On dirait une marque de fringue pour adolescents. Pour la première fois depuis des jours, ou des années peut-être (depuis mon arrivée en France j'ai toujours eu l'impression d'être poursuivie par des voix qui, toutes sirènes hurlantes, me reprochaient d'avoir abandonné ma famille pour me laisser porter par le flot de médiocrité ambiante en France, pour n'être qu'un mouton riche parmi tant d'autres, quand eux doivent lutter pour vivre), pour la première fois depuis mes sept ans, je me sens sereine.

Je bois le troisième Volcan. Le temps se dilate, mes pensées se calment, j'ai envie de dormir.

-Bonjour, je dis.

-Bonjour. Moi, c'est Olivier.

-Je m'appelle Sana, je réponds, et je ne le lâcherais jamais mon prénom. J'ai lâché tout le reste mais jamais mon prénom.

Il hoche la tête.

-Ne vous angoissez pas, Sana. Personne ne vous oblige à rien lâcher. Pas ici, en tout cas.

C'est là que je réalise que mes angoisses, celles qui m'ont poussée à accepter de tourner des films de plus en plus nue, et nuls, et le dédain de Karim ; qui m'ont poussée hors de Paris et sur cette randonnée casse-gueule, m'ont quittée.

-Personne ne vous obligera jamais à lâcher votre prénom, dit Olivier, en posant cette fois-ci une crêpe devant moi (je ne sais pas comment il a deviné mon envie de sucre). Mais quand je vous ai trouvée congelée dans la neige alors que je me baladais en raquettes, vous aviez l'air tendue. Vous riez d'un rire emprunté, le front ridé par la concentration, comme quelqu'un qui a toujours voulu tout faire, et vite, en plaisant aux autres, en mimant leurs rires ; quelqu'un qui s'est rendu malléable aux souhaits des autres, comme une voile qui s'adapte aux vents, qui se laisse déformer par les caprices du ciel, pour aller plus vite, avancer, toujours.

Je le coupe.

-Vous voulez l'histoire de ma vie, en un mot ? La barbarie. Vous avez lu *Madame Bovary* ? Je suis en train de le lire, ce roman, pour le prochain film que je tourne. Dedans il y a écrit « Emma retrouvait dans l'adultère toutes les platitudes du mariage » Si j'avais un livre à écrire sur ma vie, la conclusion serait « Sana retrouva en France toute la barbarie du Yémen ». Alors vous comprenez que, poursuivie par l'impératif de réussir ma vie, d'être heureuse, tout cela pour une famille qui m'a regardé partir sans ciller, je me sente obligée d'avancer, question de rester saine.

Il a un air amusé. Son sourire est contagieux. Ici, dans ce chalet perdu, rien ne semble important, ni d'où je viens, ni où je retournerai dans quelques jours : Paris, la gueule du loup ; le milieu du cinéma, la peau du loup ; la même ville que Karim et Inès, la mâchoire du loup qui claque à mes oreilles – ville, aussi, de Pierre Chastochen, et de tous ces imbéciles, de la meute qui hurle à mon visage que je ne suis pas une des leurs.

-Mais, Sana, je dis juste que cela serait peut-être plus facile de ne pas accorder trop d'importance à votre prénom. Plus on monte, moins on trouve d'air. À force de vouloir s'élever, on meurt asphyxié. Certes plus haut que d'autres, mais pas plus vieux, pas plus heureux.

J'en cracherais mon troisième Volcan (mais cette merde est trop addictive pour être gâchée).

-Comment vous savez, Olivier ?

-J'aime bien l'étymologie.

Je ne suis même pas sûre que mon oncle, ni mes parents, ne le sachent. Sana signifie « élévation », en arabe.

J'enlève les couvertures collées à mon corps en sueur. Je respire mieux. Je pense à *Madame Bovary*, un livre à prendre au second degré, aux lettres de ma sœur, une sœur aussi perdue que moi, à ma tante et mère adoptive, la femme forte. Je me dis que ce n'est pas grave, si *Amour cours toujours* s'est révélé être un four. Je n'aurais qu'à tourner mon prochain film moi-même, à en écrire le scénario. J'en ai, des choses à dire.

Je m'appelle Sana, et j'ai tout lâché, même mon prénom.

Je m'appelle Sana, et ce n'est pas important : l'important, c'est cette puissance que je sens en moi, et que le chalet d'Olivier me permet d'assembler. Une fois réunie, les loups pourront toujours essayer : ils ne me toucheront plus.

Je serai hors d'atteinte des griffes de la meute. ■

Votre horoscope

EN CHANSONS

BÉLIER :



Amour : « *I will survive* » (Gloria Gaynor) : vous n'allez pas très bien sur ce plan, mais la vie continue. Selon l'adage populaire, après la pluie vient le beau temps. Vous êtes fort(e) et vous surmonterez cette épreuve. Courage !

Argent : « *Baby I don't need dollar bills to have fun tonight, I love cheap thrills !* » (Sia) : l'argent est-il bien utile ? Vous n'en avez pas, c'est un fait. Tant pis, vous avez des ami(e)s pour vous dépanner. Pourquoi aurions-nous besoin d'argent si on est bien entouré(e) ?

Santé : « *Hakuna Matata, ces mots signifient que tu vivras ta vie sans aucun souci* » (Le Roi Lion), du moins sur le plan de la santé. Vous n'avez pas attrapé le moindre petit rhume cet hiver, quelle chance !

Travail : « *Travailler, c'est trop dur* » (Alpha Blondy), mais on croit en vous. Vous en êtes capable, il faut simplement que vous vous y mettiez. Et si vous vous rendiez au CDI au lieu de traîner au café ? Ça pourrait être un bon début.

TAUREAU :



Amour : « *You don't have to be beautiful to turn me on* » (Prince) : quelle que soit votre situation amoureuse, il va falloir que vous revoyiez vos attentes à la baisse. Vous êtes bien trop exigeant(e) !

Argent : « *He's walking home cause he can't pay for the bus, he needs a dollar but he ain't got enough* » (5 Seconds Of Summer) : à force de traîner sur le canapé rouge du Rody et de manger tous les jours dehors, vous êtes ruiné(e). C'est bien fait pour vous !

Santé : « *I'm sexy and I know it, girl, look at that body* » (LMFAO) : on vous admire, vous et votre summer body. Vous êtes en pleine forme !

Travail : « *Mucho trabajo, poquito dinero* » (Fugees) : vous travaillez mais les résultats ne sont pas là. Revoyez vos méthodes, et surtout, arrêtez de procrastiner ! L'année n'est pas finie, mais il ne vous reste que deux mois pour vous y mettre.

GÉMEAUX :



Amour : « *Je t'aime... moi, non plus* » (Serge Gainsbourg) : votre vie amoureuse est complexe, tourmentée, et tellement obscure que nous avons laissé tomber nos prévisions vous concernant. Tant pis, ça sera la surprise !

Argent : « *You can't always get what you want* » (The Rolling Stones) : il faut vous raisonner. L'argent ne pousse pas sur les arbres et il est temps que vous le réalisiez. Votre porte-monnaie a besoin de repos !

Santé : « *Allô Maman bobo* » (Alain Souchon) : tout le monde va bien, sauf vous. Un conseil : rentrez chez vous, avalez un doliprane, et épargnez-nous vos miasmes.

Travail : « *It's been a hard day's night, and I been working like a dog* » (The Beatles) : félicitations, vous êtes presque au bout de votre marathon de DS. Plus que deux mois ! En attendant, faites une pause et profitez du mois de mai pour quitter un peu vos révisions et flâner dans le quartier latin.

CANCER :



Amour : « *I still haven't found what I'm looking for* » (U2) : votre situation actuelle ne vous convient pas. Et si vous arrêtez de chercher le grand amour ? Et si vous arrêtez d'être la seule personne à faire des efforts ? Les beaux jours arrivent : profitez du soleil au lieu de vous prendre la tête.

Argent : « *New car, caviar, four star daydream, think I'll buy me a football team* » (Pink Floyd) : vous roulez sur l'or et on vous envie ! Faites-vous plaisir : pour une fois, vous n'avez pas à vous serrer la ceinture.

Santé : « *Harder, Better, Faster, Stronger* » (Daft Punk) : intensifiez vos efforts sportifs, ou mettez-y vous pour de bon, car l'été est presque déjà là !

Travail : « *En vacances hors de France, le boss et mon patron ont décidé que les heures sup' seraient ma destination* » (Tryo) : matin, midi et soir, vous travaillez sans relâche. On est très fier de vous : vous l'aurez, cette mention / ces examens / ces concours...

LION :

Amour : « *Quand il me prend dans ses bras, il me parle tout bas, je vois la vie en rose* » (Edith Piaf) : vous nagez en plein bonheur. Vivez cette idylle à fond, au moins pour ceux qui n'ont pas cette chance.

Argent : « *Amis, ouvrez vos cœurs, non, n'ayez pas peur, l'argent ne fait*

pas le bonheur ! » (Brice de Nice) : soyez généreux ! À quoi vous servent toutes ces économies ? Pensez à ceux qui sont dans le besoin et tendez-leur la main.

Santé : « *Je suis malade, complètement malade* » (Serge Lama) : on vous l'avait dit : « en avril, ne te découvre pas d'un fil ». Résultat : vous vous êtes découvert(e) et vous avez attrapé froid. Tant pis pour vous.

Travail : « *You got me workin' day and night* » (Michael Jackson) : vous avez beaucoup travaillé, c'est bien. Reposez-vous désormais, vous en avez besoin. Oui, oui, maintenant. Faites la sieste !

VIERGE :

Amour : « *Love is a losing game* » (Amy Winehouse) : l'amour, ou bien vous n'en voulez plus, ou bien il ne veut plus de vous. Profitez de l'été sans trop vous prendre la tête : même pour vous, on ne perd pas espoir côté cœur.

Argent : « *Tu dis aimer l'argent encore plus que toi-même* » (Les

demoiselles de Rochefort) : vous êtes un(e) économiste dans l'âme. Vos sous, vous aimez les contempler et les sentir près de vous. Acheter des biscuits à 85 centimes au Franprix près du lycée ? Trop cher. Avancer un café à vos ami(e)s ? Idem. Ne seriez-vous pas en train de devenir radin(e) ?

Santé : « *I feel good* » (James Brown) : vous vous sentez bien dans votre peau et vous rayonnez. Avec le retour de l'été, vous allez bien, vous êtes bronzé(e), vous êtes joli(e) et fort(e) : en somme, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, pour vous en tous cas.

Travail : « *Je ne veux pas travailler (...) et puis, je fume !* » (Pink Martini) : à quoi bon travailler ? « L'année est presque finie. » « Le bac, c'est de l'eau. » En êtes-vous bien certain(e) ? À force de ne rien faire, on commence à en douter. Peut-être faudrait-il que vous songiez à vous secouer un peu.

BALANCE :

Amour : « *ABC, 123, that's how easy love can be* » (The Jackson 5) : vous êtes jeune, vous êtes heureux/se, vous êtes amoureux/se en somme, vous vivez sur un petit nuage. Mais apprenez à remettre les pieds sur terre, sinon la chute n'en sera que plus rude.

Argent : « *Dans la valise, mucho dinero* »

(Damso) : vos baby-sittings et vos petits boulots paient enfin. Félicitations ! Faites-vous plaisir à présent.

Santé : « *I'm in love with the shape of you* » (Ed Sheeran) : vous êtes en pleine forme, et quand vous jouez au basket, au volley ou au foot dans la cour du Méridien, tout le lycée vous admire. Tout semble vous réussir !

Travail : « *Le travail c'est la santé, rien faire c'est la conserver* » (Henri Salvador) : telle est votre devise. En fait, votre implication dans votre travail est discutable et vous êtes un(e) adepte de la procrastination. Pourtant, si vous êtes en première ou en terminale, le bac est dans un mois et 9 jours à la date de parution du journal. Finalement, il n'y a que vous, si vous êtes en seconde, qui pouvez-vous permettre de vous la couler douce. Les autres : au travail !

SCORPION :

Amour : « *I'm through with love, I'll never fall again* » (Ella Fitzgerald) : côté cœur, rien ne vous réussit. Tant pis, ça sera pour l'année prochaine. Ou l'année d'après... ou l'année suivante... peut-être.

Argent : « *Kebab sans frites pour*

économiser cinquante centimes » (Bigflo et Oli) : les petits efforts sont tout de même des efforts, et on doit vous en féliciter. Poursuivez ainsi ! Sous peu, vous en serez récompensé(e).

Santé : « *We're cool for the summer* » (Demi Lovato) : vous êtes tellement beau/belle et votre mode de vie est tellement *healthy* qu'il ne vous reste plus qu'à vous mettre en short, et vous serez prêt(e) pour l'été. Sur ce plan, vos efforts ont payé : vous en avez, de la chance !

Travail : « *Work, work, work, work, work* » (Rihanna) : l'année n'est pas terminée ! Il vous reste encore deux mois intenses (bac, concours éventuellement...), ne relâchez pas l'effort ! Au boulot !

SAGITTAIRE :

Amour : « *You know I need someone, help!* » (The Beatles) : le célibat, ça vous pèse. Notre solution ? Sortez ! Voyez autant de monde que possible et quand vous ne vous y attendrez pas, l'amour sera là.

Argent : « *It's not about the money, money,*

money, we just want to make the world dance, forget about the price tag » (Jessie J) : finalement, l'argent, est-ce si important ? Vous ne roulez pas sur l'or ces jours-ci, alors vous tentez de convaincre vos amis de déjeuner à la cantine plutôt que de dépenser 10€ dans une pizza. On n'a pas besoin d'argent pour passer du bon temps avec ses proches !

Santé : « *Relax, take it easy* » (Mika) : vos cernes et votre stress permanent nous font de la peine. Pensez à prendre du temps pour vous !

Travail : « *Travailler, il faut travailler* » (Magic System) : nous avons remarqué une petite baisse de motivation récemment niveau boulot. La recette miracle pour y remédier ? Allez au CDI, ouvrez vos cahiers, et on s'y met !

CAPRICORNE :

Amour : « *Hey baby, I think I wanna marry you* » (Bruno Mars) : vous avez tendance à vouloir aller très vite en amour. Réfléchissez bien avant de vous engager, mais profitez ! Vous êtes heureux / heureuse et on vous envie.

Argent : « *B**ch better have my money* » (Rihanna) : de toute évidence, le luxe est votre élément. Et si vous profitez de votre extrême richesse pour faire preuve de générosité ?

Santé : « *J'fais du sport, je me soigne, j'mets de l'auto-bronzant : non je n'fume pas, je n'bois pas, j'mange pas gras, regarde le résultat, j'ai même pas besoin d'être grand pour faire du mannequinat* » (PZK) : félicitations pour cette rigueur et cette motivation. Avec une hygiène de vie pareille, vous êtes le roi / la reine du lycée. Tout le monde n'a d'yeux que pour vous !

Travail : « *Qu'il est donc doux de rester sans rien faire tandis que tout s'agite autour de soi* » (Jacques Higelin) : vous vous complaisez dans l'inaction. En même temps, qui aurait envie de travailler par un temps aussi radieux ?

VERSEAU :

Amour : « *You're my best friend* » (Queen) : vous savez, la friendzone, ce n'est pas si grave. Il va falloir que vous l'admettiez, car c'est parti pour durer.

Argent : « *I'm gonna pop some tags, only got 20 dollars in my pocket* » (Macklemore &

Ryan Lewis) : l'argent ne pousse pas dans les arbres, vous venez de le remarquer. Pour la première fois, vous devrez faire attention à votre porte-monnaie : au café, il faudra vous résoudre à consommer des expressos à 2,30€ comme tout le monde, au lieu d'acheter des cappuccinos ou des cocos à 5€.

Santé : « *Attaquons l'exercice pour défaire les Huns* » (Mulan) : que vous ayez à défaire les Huns ou non, mettez-vous au sport. Profitez du soleil pour jouer au volley, au basket ou au football : c'est convivial, bon pour la santé et vous aurez un corps de rêve.

Travail : « *Heigh-ho, heigh-ho! On rentre du boulot!* » (Blanche-Neige et les 7 nains) : vous avez travaillé dur, et vos efforts ont payé ! Maintenant, reposez-vous, dorez-vous la pilule au soleil dans la cour du Méridien, jouez au volley et voyez vos ami(e)s !

POISSON :

Amour : « *Les copains d'abord* » (Georges Brassens) : une fois encore, Cupidon ne vous a pas transpercé de sa flèche ce printemps. Vous savez au moins que vos amis, eux, sont là : profitez-en !

Argent : « *Cent personnes possèdent la moitié des richesses du globe, simple* » (Orelsan), alors travaillez-dur pour faire partie de ce comité

privilegié ! À la clé, il y a des jets privés, des hôtels de luxe et des voyages exceptionnels. Si vous y parvenez, pensez à nous et envoyez-nous un billet d'avion pour que l'on vous rejoigne sous les tropiques.

Travail : *Wake me up when it's all over* (Avicii) : dans deux mois, vous êtes en vacances. Eh oui, les belles, les grandes, les tant attendues vacances d'été. Simplement, d'ici-là, il reste deux mois de dur labeur... et si vous hiberniez jusqu'à fin juin ?

Santé : « *Tout le monde est heureux sous l'océan* » (La petite sirène) : vous, c'est clair, filez à la piscine. On a remarqué vos absences à répétition aux cours d'aquagym ! Avez-vous oublié votre résolution de 2018 de faire davantage de sport ? ■

Solution des mots croisés du précédent numéro :

1- Volta 2- Lavoisier 3- Darwin 4- Turing 5- Feynman 6- Newton 7- Einstein
 8- Oppenheimer 9 (mot mystère) - *Astrophysicien, Une brève histoire du temps* : Hawking
 10- Galilée 11- Foucault 12- Copernic 13- Planck 14- Curie.

.....
O F F R E S D ' E M P L O I

Pour que le journal continue à vivre l'année prochaine, pour tout savoir avant tout le monde, pour la gloire de voir apparaître votre nom ci-dessous, devenez (postes cumulables) :

- **Rédacteur en chef** ;
- **Maquettiste** ;
- **Directeur de la communication** ;
- Dessinateur ou rédacteur permanent.

Postulez en envoyant un mail à
tfoth.h4@gmail.com !

Directeur de la publication et Rédacteur en chef :

Constantin Vaillant-Tenzer

Rédactrice en chef adjointe :

Victoire Massip

Rédacteurs :

Mathias Abitbol, Inès Alif, Juliette Anna, Elsa Cohen, Théo Daudon, Emma Fauquet, Lou Geyer, Syma Idris, Victor Lavolé, Émilie Palahouane, Prosper Pot, Etienne Rémond, Louise Resche-Rigon, Isabeau Sirven, Lucile Truffy, la Team UNICEF du lycée Henri IV, Rafaela Uzan et Sarah Wihane-Marc

Dessins :

Romain Caillat-Grenier (couverture, pages 6 et 29), Antoine de Prekel (page 27), Lili Fourmestraux (page 5, affiche page 18 et page 34), Lou Geyer (page 38), Syma Idris (pages 41, 42, 44 et 51), Jingying Liu (pages 46, 47 et 48), Colombe Maréchal (page 20), Lucie Marin (page 37) et Victoire Massip (larme page 3)

Mise en page et conception graphique :

Constantin Vaillant-Tenzer

Crédits photos :

Page 2 : Montage de dix photos issues de BFM TV, C News, RTL et de Constantin Vaillant-Tenzer prises le 28 mars 2018 lors de l'hommage national rendu à Arnaud Beltrame.

Nous tenons à remercier Mme Breyton, M. Bonetto-Boisard, Mme Giovachini, Mme Besnard, Mme Smith, Mme Prieur, Mme Pignarre, M. Touhami, tous ceux qui nous aident à vendre le journal (en particulier Iris Honigsberg, Maximilien Hoxha et Fiona Surelle), la FCPE Henri IV ainsi que le CVL.

Contact :

tfoth.h4@gmail.com

www.facebook.com/tfoth.h4

Trouvez-nous sur Google Maps !

Instagram : @tfoth.h4

Casier 191

Journal vendu au prix maximal d'un euro au sein du Lycée Henri IV (75005). Imprimé à 303 exemplaires au lycée Henri IV (édition 2 : 100 ex). Imprimerie spéciale.

HACHEQUATRE,

ALMA MATER NOSTRA



* Regardez les initiales!

** En traduisant son nom en anglais, on fait le rapprochement avec un certain élément "célèbre" du lycée...



شجن

Un jour de pluie
Je te cherchais de mes yeux
Mais mes regards se sont écorchés
Jusqu'au sang
Et mes mots à l'encre
Dans les roses de ton indifférence
Et tu me fuyais des yeux
Comme le rêve fuit à l'éveillé pâle
Verrières trempées de tristesse
Mais dans nos silences blancs
La paume de ta main contre la mienne
Nos doigts s'enlacent
Et le jour désolé s'est éclairci

Etienne Rémond

